U d'/of OTTAWA
39003003891917

9-10-08

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/tatcivi00drie

CE

ÉTAT-CIVIL

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

ÉTAT CIVIL

CINQUIÈME ÉDITION

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE, 1921

Universitas
BIBLIOTHECA

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRE, 8 EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE MARQUÉS DE A A H, 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C ET 10 EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE MARQUÉS DE A A J, 800 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE I A 800 ET 30 EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS-COMMERCE NUMÉROTÉS DE 801 A 830, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

PQ
2607
.R5E7
1921

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD.

I

CHAPITRE I

ÉTAT CIVIL

J'ai envie de raconter une histoire. Saurai-je un jour raconter autre chose que mon histoire ? Il était une fois un petit garçon de trois ans. J'écris ce qui me passe par la tête. Mais un ordre s'impose. Tout ce qui me reste de divin, cet ordre.

Où suis-je ? A la campagne. Pourquoi pas à la ville ? Non, à la campagne.

Le jardin est à pic. Une allée descend en escalier sous les arbres. Ce lieu obscur est plein de périls. Mais voici l'ombre favorable du vieux jardinier appuyée sur un rateau.

Je suis là, mais je ne me vois pas. Mon ombre parle à son ombre.

Chaque degré de l'escalier taillé dans la terre est d'une longue enjambée et forme une petite terrasse qui est bordée d'un rondin de bois. Ou plutôt ce rondin est en ciment sculpté à l'imitation d'une écorce. Nul doute: ce con-

tact trop dur et trop froid que je ressens encore.

Une autre impression de vive fraîcheur, mais non plus sur ma main, sur ma joue. J'entre dans la maison aussi rudimentaire à mes yeux qu'un dessin d'enfant. Entre deux pièces claires il y a une séparation bizarre. De chaque côté du seuil sans porte, formé de deux piliers, on a abattu le mur jusqu'à hauteur du genou. Ce qui reste forme une banquette que je chevauche toute la journée. Cette banquette est peinte en jaune. J'appuie longuement mon visage contre sa boiserie. C'est frais.

Dans le salon les meubles sont énormes. Il y a du bleu et du rose. Je me cache derrière un canapé pour manger du sucre dérobé à l'insu de tout le monde sur la table à thé. On savoure une liberté animale dans ce gîte. Je me plais à manger salement pour me détendre de la contrainte qu'on m'impose dans le monde des grandes personnes. Je me fais encore plus petit pour fraterniser avec le chien. Mais là-haut : « Il ne comprend pas, nous pouvons parler ». Je les épie.

Derrière la maison il y a, à un étage plus élevé de la colline, une terrasse. J'entends :

Il était une bergère
Et ron, et ron petit patapon.

Un petit bois où j'ai une chèvre. Elle mange mes fraises. Je tâche de l'en empêcher. Coups de cornes.

Entre le jardin et la rivière, je traverse d'abord la route où passe un tramway. Il me fait peur parce que je suis renseigné: la locomotive est un ogre. Plus loin des champs. Un dimanche matin mon père m'y promène, je le vois rarement, je suis fier et heureux.

Encore un jardin. Des enfants plus grands que moi, des filles. Après ma première leçon d'écriture on nettoie mes doigts tachés d'encre avec de l'oseille.

Une maison au milieu d'un champ. C'est là qu'habite le vieux jardinier. Sa mère est vieille, vieille.

Allons chercher Bon Papa à la gare.

A Paris. Dans la salle à manger, le long du mur il y a trois chaises de cuir sur lesquelles je m'allonge: « Tu vas tomber ». Le cuir sent bon. J'y écrase mon nez. Encore cette fraîcheur.

Un soir un ami dîne. Il s'appelle M. Bara. Je suis satisfait, pourquoi ? C'est un homme

extraordinaire. Je ris pour faire comme les autres. Cela m'amuse beaucoup de rire.

La maison de mes parents était proche de celle de mes grands-parents. Sur le chemin il y avait une minuscule boutique noire où l'on achetait des images à une vieille petite demoiselle. Elle a pour moi un respect attendri.

C'est tout.

Tiens, je me rappelle une heure passée avec ma chèvre. C'est sûrement le matin. La lumière qui ailleurs assène ses coups passe délicatement les doigts à travers le feuillage et me caresse. Mais non, ce sous-bois, c'est un tableau dans le cabinet de mon grand'père. Et, il y a un mouton au premier plan, non pas une chèvre. C'est tout.

Aujourd'hui, le ciel gris est une paupière baissée. Pourtant un soleil se lève, c'est ma conscience. Je suis né aujourd'hui et j'écris. Il n'est que ce soleil qui s'échauffe en moi à cette heure. Je suis l'astre solitaire qui illumine le monde.

Pour moi le temps n'existe pas qui se succède. Il n'y a qu'un moment éternel, le moment où je pense.

Mon soleil, je ne connais que toi. Qu'est-ce que les soleils abolis ? Ont-ils été ? Je renonce à la foi des hommes qui s'assurent qu'un soleil s'est levé il y a quelques années et que ce fut le jour de leur naissance, aussi évident que ce jour qu'ils sont en train de vivre.

Mais mon soleil s'embrase de toutes parts. Voici que s'éclaire une zone, une hémisphère, que j'appelle le passé, qui est une partie de mon être, mystérieux comme une sphère.

Reprenons le langage des hommes. Quand et où suis-je né ? Dans ce jardin sous les yeux de ce bonhomme, c'était le matin... J'appelle ma naissance le moment où je suis devenu conscient d'être le personnage que je suis encore, le seul que j'ai rencontré au monde. Rien ne me certifie que dans ce jardin j'ai commencé d'être celui que je suis. Ai-je vu ce jardin avec le même œil qui voit maintenant cette table ? N'étais-je pas un autre dont l'étrangeté ressemble aux effets du sommeil ? La vue de ce jardin s'était imprimée peut-être dans mon esprit comme sur une plaque photographique et c'est seulement depuis quelque temps qu'elle est révélée. Ces deux actes se sont-ils accomplis

pendant le même ploiement du ressort ? Ou a-t-on remonté la montre ? Il me semble que j'ai toujours vu ce jardin. J'ai lu des livres de psychologie, mais je les ai oubliés. Je vis, je fais un certain système de ma vie, et j'ai pris la plume pour tracer ici ma mince vérité. Je rêve que je suis un enfant de trois ans. Ai-je vraiment ces cheveux blonds,ou suis-je chauve ?

« Bonjour ma mère. Te rappelles-tu un petit garçon de trois ans ?

— « Oui, je me rappelle même plus loin en deça quelque chose dans mon sein qui pouvait devenir quelqu'un et j'espérais que cela deviendrait un petit garçon et un monsieur comme toi maintenant.

— « C'est toi qui as vécu plusieurs années de ma vie !. »

Une ombre émerge de ma préhistoire. Je savais peu de moi-même, moins que des choses autour de moi. Je ne me reconnaissais pas. Est-ce que je savais me regarder dans une glace ? Un jour pourtant je me suis rencontré. Je suis devenu double. Je ne me le rappelle pas.

Ainsi donc j'ai vécu sans périls, sans épreuves, pendant des années ? Pourtant, j'ai pleuré. Ce froid qui m'a saisi à la première heure, la

cruauté de ce jour qui lacérait mes paupières. Je ne me rappelle rien. Quand donc fut ma première angoisse ? Quand donc le premier soupçon ?

J'étais faible, affaibli par trop de puissance. Le petit Cogle était fils de roi, l'unique et puissant héritier des hommes. Mais ma puissance était hors de moi, faite de celle des autres. Mon corps et mon âme dépérissaient depuis ma naissance accablés par tant de dons. Mes élans étaient prévenus par l'offre perpétuelle de toute chose. Mon espèce, ma classe m'empêchaient de revivre leur passé, leurs conquêtes étaient un mur entre moi et le monde. Quand je suis devenu celui que je suis encore, mes plus hautes prouesses s'étaient accomplies. J'avais appris une langue, pour avancer je me servais de mes jambes comme d'échasses.

Je ne sais comment cela est arrivé et si ma mère ne me l'avait pas raconté plus tard je n'aurais jamais su que ma nourrice m'avait laissé tomber sur un perron et qu'on me vit pendant longtemps condamné à la laideur et au désespoir.

J'ai vécu ignorant auprès de ma mère qui filait distraitement ma mémoire. Ne serait-elle

pas anéantie si ma famille ne m'en avait transmis le fragile récit, la vie de ces petits personnages qui ont porté mon nom ? Livrés à eux-mêmes ceux que j'ai été jusqu'à cinq ou six ans seraient morts.

Quand je naquis à moi-même les hommes me connaissaient déjà depuis trois ans ? Ils m'ont connu avant que je me connaisse. Je veux bien les croire. Jusqu'à trois ans, j'étais encore dans le monde, je faisais encore partie de ce qui est mon commencement, ma fin. Mais pour un instant, chère minute, je suis cela qui est différent du monde. Humain. Tout ce qui précède la scène du jardin est aussi obscure que la vie antique de mes éléments, le ventre de ma mère, la terre qui comblera mes orbites, mes bons sommeils, la folie qui est l'aventure d'un prisonnier abandonné par ses geôliers.

Soleil d'aujourd'hui je ne connais que toi.

Le sang, ce hiéroglyphe se dessine partout sous ma peau, mystérieux comme le nom d'un dieu. Je subis son influence mais je ne saurai jamais trouver le mot magique où elle se sublimerait. Le sang est subtil comme l'esprit. Des maladies passent dans le sang et la couleur des yeux.

Je voyais que tel de mes gestes était de cet homme-ci. « Je suis son fils ». Mais d'un autre que je n'ai vu qu'une fois j'ai gardé pour toujours la façon d'ouvrir les yeux. Mon corps, sans que je m'en doute, s'abandonne à ceux qui m'approchent. La face, les membres d'un jeune homme sont offerts. Chacun porte la main sur moi, l'un me plie le bras, l'autre tire ma lèvre, un troisième pince les cordes de ma voix.

Quand j'ai eu quinze ans, j'ai compris que mes parents étaient morts avant ma naissance, et que l'instinct pouvait me lancer sur des étrangers. S'il me voit près de mon père, un sot s'écrie : « Comme ils se ressemblent ». Mais un observateur : « Comme ils sont différents ». Entre les grandes lignes de ma figure qui acceptent une correspondance formelle, mille inflexions s'accusent par quoi je me dérobe à la domination de l'homme qui a été auprès de moi le représentant des hommes. Si ma mère s'approche à son tour, voilà le sot qui s'étonne encore. Mais mon père et ma mère s'opposent irréconciliablement et ils ne s'harmonisent qu'en moi qui les anéantit.

Enfin je tiens de celui-ci ou de celle-là dans

la famille des traits particuliers qui n'évoquent que la futilité de la Nature ou ses intentions par trop dissimulées, ou les accidents qui lui arrivent on ne sait d'où.

Le sang est un fleuve immense, anonyme comme les siècles, qui me traverse venant des origines du monde. Réfléchit-il plutôt les derniers paysages qu'il a baignés ? Cela peut être vrai, mais mes yeux ont reflété des aspects qui ne se reconnaissent plus sur cette planète, et ils m'étaient plus familiers que les berges du plus proche amont. De quel droit un père parle-t-il seul, au nom des absents ? J'en appelle si je veux, à de lointains ancêtres, je dis que je suis celui qu'ils attendaient et comme un dieu à ses précurseurs, je leur prête ce qu'ils m'ont donné mais qu'ils n'ont pas connu.

Si j'avais été un enfant abandonné à un poteau-frontière, quelle eût été ma patrie, ma religion, ma classe ? Des crapules peut-être auraient changé mon sexe.

Mais j'ai été séparé de tout ce qui se confond avec la mort, j'ai été admis à ce que les hommes appellent la vie, je suis toujours resté dans le même lieu, je connais quelques-uns de mes

ancêtres, dans tous les sens j'ai des liens solides avec ce qui existe.

Du reste si j'avais été perdu, tôt ou tard il en serait advenu de même. Peut-être aurais-je été élevé en Allemagne ? J'aurais été un Allemand comme les autres, car les hommes ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Ils peuvent à la rigueur discerner un nègre d'un blanc, mais si la clairvoyance ne leur est pas facilitée, si un Français parle allemand depuis sa naissance, ils le prendront pour un Allemand et lui-même n'y verra que du feu. J'ai du reste joué à ce petit jeu-là pendant la guerre. J'avais laissé pousser ma barbe, elle tirait en touffes diverses sur le roux, l'albinos, le châtain. J'avais trouvé une calotte bavaroise. Je m'amusai à ahurir mes camarades par une brusque apparition boche au détour de la tranchée. Je ne croyais pas que mon geste fût sacrilège et insultât en rien à la sainteté de la patrie. J'avais vu aussi une photo qui représentait des soldats anglais et français mêlés; en signe de fraternité ils avaient échangé leurs uniformes. Je n'avais pas lu la légende et j'admirais sous la casquette plate le caractère britannique de telle figure paysanne de chez nous. Cela ne

faisait pas honneur à ma science des physionomies.

Mais pourrait-on camoufler toute une race ? Je me trompais sur quelques-uns, mais si pendant plusieurs années, l'Allemagne et la France échangeaient leurs nouveaux-nés, un voyageur après un long séjour à l'étranger constaterait à Paris quelque chose d'insolite dans les visages de la jeunesse, en dépit de l'art des tailleurs, de la délicate influence de l'air et du contact des femmes.

« Ah ! s'écriait-il, nous n'avions pas des gueules comme celles-là dans notre génération ! »

Je ne me risque qu'à ces suppositions superficielles sur les déguisements changeants que sont les physionomies interprétées selon nos préjugés sociologiques et autres. Pourtant les avatars les plus intéressants sont ceux de l'esprit. Mais le jeu est audacieux de parier sur l'application des lois inexorables et inconnues. Il me faut tout de même avouer que je soupçonne que ces transplantés seraient plus français intérieurement qu'extérieurement. Car enfin ils aimeraient Racine, ils craindraient Kant, et avec notre rigueur même qui coupe

fin mais qui sépare entièrement. Il n'y aurait personne — on leur cacherait le secret de leur origine — pour leur insinuer l'idée sans laquelle aucun instinct ne leur manifesterait qu'ils sont autres qu'ils ne croient être.

Certes tout cela importe peu, car généralement les nouveaux-nés restent chez eux. J'ai tout de même l'impression que je l'ai échappé belle. Enfin j'aime la France comme une femme rencontrée dans la rue. Elle m'apparaît inquiétante, fascinante comme le hasard. Puis je l'aime à jamais, son visage devient solennel, c'est celui de la Destinée.

Je peux dire que j'aime les Français. Ils bénéficient tous à mes yeux de la même faveur. C'est ainsi qu'on aime les femmes, et parmi elles des brutes, des lâches, des goinfres. Mais je ne les aime pas tant parce que leur génie est tel et tel, mais parce que ce sont les hommes au milieu desquels j'ai vécu. Et si notre nation, par suite de pittoresques catastrophes toujours prévisibles dans l'Histoire, quittaient cette contrée-ci pour aller camper ailleurs, au bout de quelques siècles le génie de mes camarades changerait sous le charme d'un autre horizon ? Mais je puis anticiper ma

fidélité à ceux qu'ils deviendraient ; car dans les êtres aimés, on aime tout ce qu'ils sont, chacune des particularités par quoi ils se rendent sensibles et aussi un point abstrait comme nous aimons en nous-mêmes. La France imperceptiblement se métamorphose dans nos bras, sans qu'il y ait brusque rupture des mille liens dont chacun est accidentel et insuffisant, mais dont semble se former tout notre attachement. Et peut-être ce que j'appelle France, demain se prononcera autrement.

Le patriotisme existe comme l'amour en dehors des patries. Demandez-le à ces Juifs qui se sont attachés longuement à une patrie d'Occident ? Ils n'ont pas envie d'être seuls, ils ne peuvent quitter ces hommes avec qui ils ont combattu, ces femmes qu'ils ont aimées, ces villes où ils ont joui de leur or à la façon du pays, ou renouveler leurs rêves. Mais c'est qu'il n'est que l'amour, et entre les amours celui-là qui, se confondant avec l'appétit intellectuel, recherche ce qui est différent de soi et s'en nourrit ou en meurt.

Il n'y a rien de plus fort que ce qui lie des hommes entre eux au milieu du monde, au milieu des autres hommes. L'amour de ma

patrie n'a rien à faire avec la dilection que j'ai pour ces paysages. Mais il est fait du goût de l'amour même et de la bonne chaleur que je sens au milieu de certains. Pour pouvoir faire des plaisanteries obscènes, parler des femmes, de la guerre que nous avons faite, je suivrai ces hommes dans un autre astre.

Pourtant il arrive qu'on quitte sa patrie, seul, qu'on émigre. On a un fils qui avec un même amour sert la patrie d'en face. A notre époque de passions étroites cela n'est plus possible pour celui qui pense. Il n'y a plus que des âmes obscures de chercheurs d'aubaines ou des esprits trop déliés de manieurs d'argent, qui sont des mécaniques subtiles et anonymes, pour pouvoir se débarrasser de cette chère obsession.

Une patrie est chez quelques-uns une façon d'acclimater, de domestiquer les idées inhumaines, une habitude, un souci, une passion, la clef de tous les prétextes de vivre. On ne peut s'en aller, on ne peut changer d'âme, on ne peut briser une catégorie de l'esprit. Du reste quand on quitte une patrie c'est pour en trouver une autre. Et, quand on quitte les patries pour un parti qui veut en même temps

les embrasser et les nier, on adhère encore à ce qui dans le patriotisme est la complaisance essentielle : être avec certains hommes. Or, quand on est avec certains hommes, on est contre d'autres. Quand un homme fait un mouvement d'amitié vers un autre homme, ou bien il s'engage jusqu'à ce dernier, ce suprême geste, qui est seul patent, seul concluant : la preuve par le sang, se faire tuer ou tuer; ou bien cet homme s'arrête à mi-chemin, s'en tient à une réticence mentale, et alors il se dérobe dans le néant, n'existe pas. La mort violente est le fondement de la civilisation, du contrat social, de n'importe quel pacte. C'est la seule certitude. Il n'y a de certitude entre des hommes que si au bout de l'action qu'ils concertent ils sont sûrs de savoir mourir pour ce qu'ils ont mis en commun : gloire, lucre, amour, désespoir — et les uns pour les autres. Je ne vois pas plus le moyen de sortir de là que des trois dimensions.

CHAPITRE II

LA PEUR

Je vois tout l'appartement où nous nous transportâmes vers ma troisième année. Je vois ma chambre, là j'ai eu peur. N'avais-je pas eu peur déjà devant la chèvre en colère ou en dégringolant ce jardin avec une vitesse dont je n'étais bientôt plus maître ? Il faudrait demander cela à un autre que je ne suis plus.

J'ai eu peur aussi dans la chambre de ma mère et pourtant c'était pour me dérober à la crainte et au chagrin que je me réfugiais quand elle n'était pas là.

Jeune, inquiète, elle sortait souvent. Chaque soir chacun de ses pas vers le monde se froissait comme la soie ; son départ était le nœud frivole d'un drame cruel dans ma petite tête. Dès cinq heures quand je rentrais de la promenade, l'angoisse me prenait. Je rôdais autour de son cabinet de toilette, je mendiais les moments où je pourrais y être admis. Je

l'admirais avec une tendresse qui gonflait, mais le sanglot qui s'amassait je le contenais pour ne pas l'inquiéter. On m'avait parlé de bravoure. Aussi de la nécessité de n'être pas ridicule: forcément la honte est un des premiers sentiments qu'on reçoit. Je trouvais une jouissance fanatique à me sacrifier aux plaisirs de ma jeune maman, je concevais la responsabilité virile de veiller sur son bonheur. Aussi quand elle m'interrogeait, avertie par ma bonne de ce qui se passait après son départ et tendrement soucieuse, je parvenais la plupart du temps à lui montrer un visage rassurant. Est-ce cette circonstance maintes fois répétée et d'autres semblables qui m'ont donné un caractère renfermé? J'avais une propension à me passionner intimement et à entretenir des tracas secrets. Il m'arrivait de ne pouvoir attendre son départ. Alors j'allais cacher mes premières larmes, les plus brûlantes de la soirée. Mais il fallait bien être là pour le baiser dans l'antichambre. Une fois, une seule fois je crois, et cela dût être tard, peu avant la décroissance de ce mal, je pressentis si âprement la soirée de pleurs, de peur et de so itude désespérée qui m'attendait que je me révoltai.

Après d'horribles transes derrière la porte, je me précipitai et dans un délire de chagrin, en une seule plainte je lui dis ma peine de tous les soirs, ma lassitude soudaine, mon amour, mais surtout ma peine. Elle fut bouleversée, elle avait déjà été visitée par le remords de laisser si souvent dans l'appartement abandonné, aux mains de femmes inconnues, ce bambin crispé, balbutiant un au revoir mouillé et « tu m'embrasseras dans mon lit, hein! quand tu rentreras ». Elle acheva de comprendre et fut emportée par un vif mouvement de pitié et d'amour. Resserrant son peignoir elle me jura qu'elle restait, qu'elle passerait la soirée toute seule avec moi, quel rêve!

Je ne sais plus ce qui s'est passé ensuite: est-elle restée? ai-je été heureux ce soir-là ou plus malheureux? Je ne sais plus. Peut-être est-elle partie, peut-être m'avait-elle trompé pour gagner du temps?

Je vivais une partie de mes journées dans le peuple qui a eu peur si longtemps, parmi les femmes qui sont peuple, qui ont encore peur; je vivais alors en double, comme j'ai vécu à l'armée, tantôt dans les classes moyennes ou supérieures, tantôt dans les classes fort

éloignées de la mienne. Mes rapports avec le peuple, c'est une longue, obscure et bien importante histoire. D'abord à côté de ma mère il y a eu ma nourrice, une Auvergnate gaillarde, mariée à un terrassier, qui répondait rudement à mes parents, me secouait par affection et fut séparée de moi parce qu'elle faisait l'amour avec le jardinier. Elle disparut brusquement de ma vie: j'ai encore son lait dans le sang. Plus tard j'ai vécu dans la chambre de ma bonne, dans la lingerie, à l'office, à la cuisine. Il y a eu Louise, l'Allemande qui m'aimait. Mais à l'époque dont je parle on m'avait confié à la vieille Jeanne, c'est elle la paysanne qui avec un zèle traditionnel évoqua pour moi la Peur. Grâce à elle mon imagination fut autre chose que l'aspect quotidien de la vie. J'ai oublié ses histoires qui m'attiraient, m'obsédaient. Je venais vers elle avec la crainte de la nuit qui suivrait son récit, mais je lui demandais de parler.

Un soir, une lumière triste, une sorte d'office. Elle pourchasse des cafards dans le plancher. Je suis seul avec elle dans la maison silencieuse et creuse sous la vague rumeur du boulevard. Son récit est effrayant comme les

cheminements noirs entre ses doigts secs. Elle me couche, mais à peine est-elle partie qu'une terreur me prend. Je me jette à bas de mon lit et cours vers la cuisine. Dans le couloir je m'arrête net. Mon père méprise ma lâcheté et son ricanement cloue mes pieds nus au parquet. Mais derrière moi la pénombre est malignement peuplée par la veilleuse de monstres trop familiers. Je m'élance, mais la honte me repousse. Je halète pendant un moment, arrêté au plus épais du danger entre l'appréhension d'être traité de poltron et l'horreur des races étranges qui me convoitent de tous côtés. Plein des autres, d'une humanité diverse, frappé par une discipline, tiraillé entre un homme indifférent qui machinalement m'a transmis une loi et cette vieille nourrice maléfique. Enfin je trouve une échappatoire. J'appelle et en même temps prenant mon courage à deux mains je me rejette dans ma chambre et dans mon lit. J'attends, mais mon angoisse reprend de plus belle. La vieille Jeanne fait la sourde oreille. Alors la peur me donne un nouveau courage, je m'arrache à l'asile de mes draps. Je saute bruyamment au milieu de l'ennemi et je cours lâcher mon appel dans le couloir pour fuir encore.

Cette fois Jeanne vient et je lui avoue mon désarroi. Grognant des paroles de complicité elle s'installe près de moi. Et nous ne trouvons rien de mieux pour m'endormir que de retomber dans notre vice. Je m'assoupis au milieu d'une abominable histoire de loup-garou.

A table le soir il était rendu compte de mes actes. En sorte que souvent j'étais privé de dessert, banni de la face de mon père et enfermé dans la lingerie. Me rendant au lieu du supplice, je faisais bonne contenance, mais à peine sous clef je me trouvais en présence d'une demi-douzaine de lions qui sortaient d'une petite écurie de bois. Je me remettais à trembler silencieusement et à regretter l'entêtement séditieux qui avait provoqué la sentence de mon père. Dès le lendemain soir, dans la pleine lumière de la salle à manger je bravais une fois de plus les yeux et les mains de mon juge et risquais l'exil au désert d'Androclès. Dans le jour je m'apprivoisais et je regardais sans frémir ces mêmes lions sur l'image d'Epinal où du reste ils se montraient si bons pour le jeune chrétien.

Plus tard on construisit une maison dans

notre rue Nouvelles vicissitudes. Chaque matin entre six et sept heures, j'étais réveillé par un grand bruit de camions, de chevaux, d'hommes. Les quarante voleurs d'Ali-Baba allaient dans un instant envahir la maison. Ne fallait-il pas avertir mes parents du danger ? Mais je me doutais de l'irréalité de mes craintes, puisque je n'osais pas crier.

CHAPITRE III

DIEU

Ma mère m'agenouillait chaque soir devant mon lit. Elle me parlait de Dieu et ne craignait pas de le rendre sensible à mes yeux. Ma ruelle était un lieu sacré. Ce matin-là, un beau vieillard m'apparut, je m'élançai vers lui comme vers mon grand'père. Mais il cessa d'être. J'annonçai avec une fierté tranquille que j'avais vu Dieu à ma mère qui fut étonnée.

Puis je n'y pensai plus. La Vierge se confondait avec la douceur de Maman et j'avais une indifférence hostile pour Jésus, cet autre enfant. J'aimais mieux le Christ qui avait la barbe blonde d'un ami de mon père. J'étais changeant et je préférais un saint à un autre.

CHAPITRE IV

L'AMOUR

Je continue à battre les lisières sombres autour de la clairière où je campe pour quelques années comme une tribu à la période heureuse de son histoire.

On m'a appris à lire. Mes yeux ont été armés de ce pouvoir immense. J'ai connu l'initiation décisive des signes. Je n'éprouvai forcément aucun étonnement, aucune joie. Quel puissant remue-ménage dans l'économie de mes forces pourtant. Mais ce branle-bas était au fond d'une cale close, ma conscience remplie d'appels confus n'en apprenait rien. A peine en retirais-je quelque amusement niais. Et personne pour me frapper sur ce seuil terrible d'une parole solennelle.

Quand je disais : moi, quel écho faible et inarticulé. Je passais de longs moments près des glaces. Mais le dos tourné, il ne restait devant mes yeux qu'une très vague silhouette

et uniquement de face. Je crois que je ne me suis connu de profil et de dos que vers vingt ans.

J'étais le lieu vide battu par les vents errants, les événements prodigieux.

Pourtant, une sensation. Je vais à la campagne avec mes parents visiter des amis. Une jeune fille s'occupe de moi, je m'attache à elle et le montre sans gêne. On se moque de mon trouble. Le soir au moment de la séparation je manifeste un grand désappointement, je proteste contre une rupture d'éternité, je l'entoure de mes petits bras, je me refuse à la quitter. Je l'embrasse voracement et je trouve un plaisir très particulier, une exquise souffrance à ses baisers. Je devais avoir quatre ans. Un peu plus tard au bord de la mer, j'allais souvent chez un peintre. Sa nièce s'appelait Marthe, elle avait des cheveux blonds, je désirais violemment être auprès d'elle pour ressentir quelque angoisse. Immédiatement m'est restitué un état physique qui doit bien être le même que celui qu'alors je connus.

Encore, la fraîcheur de la boiserie contre ma joue dans le salon de la Joncherie. De quel vilain jaune décidément elle était peinte.

Il y a aussi une odeur de foin dans la grange de Ste-Croix, le goût du lait que je buvais dans les pâtisseries avec ma grand'mère; je le dégustais dans le sucrier, ce qui était bien meilleur.

La musique, le ciel, les fleurs ? Ces capucines dans le coin le plus abandonné d'un jardin en Bretagne près de la buanderie: mais j'avais déjà huit ans.

Quelle est cette triste représentation de mon enfance, cette vision de limbes grises ? Je fais effort pour retrouver une piste qui s'efface sous la luxuriance obscure. J'arrache de brefs aperçus à une nuit qui s'avance invincible. Il faudrait suppléer à cet éclairage défaillant.

Mon enfance fut-elle joyeuse ? Il se peut qu'elle ait été remplie par un contentement végétal qui est aussi loin du bonheur lucide que de la tristesse qui mord l'âme. Elle ne fut pas désolée comme mon adolescence. La splendeur d'un jeune sang s'est entièrement dissipée. Ces chapitres décharnés sont un mensonge comme une momie. A trois ans, j'ai été grand, libre, joyeux, mais je ne saurai jamais ma gloire d'en-deçà. Je renonce, je m'avance

devant l'ombre qui engloutit tout sous mes talons. Déjà je me survis.

Nos existences sont dures, étroites. Nos parents ne nous donnent pas plus que les animaux à leurs petits. Malgré eux, ils nous enseignent les gestes, la méthode. Mais ils n'ont pas la curiosité de Dieu pour ses créatures qui est si aiguë que parfois elle semble cruauté. Ils nous mettent au monde avec leur péché et ils ne s'inquiètent guère de notre rédemption. Ma mère n'a pas assez fait pour que je l'aime. Je suis indifférent ou fanatique. J'aime qui j'admire. Ma mère aurait pu atteindre à la grandeur par sa rigueur à se sacrifier. Mais elle regrettait les choses les plus mesquines parmi celles dont la privaient ses inoubliables gestes, ployés à la plus belle, à la plus simple discipline. Son visage était meurtri par des larmes de plomb, et je perds pied dans des abîmes de dégoût quand je songe que sans son malheur elle aurait été triviale. Il ne faut pas oublier que le malheur frappe à tort et à travers. Elle était plutôt retenue dans la voie du renoncement par le respect humain que par la crainte de Dieu, et par la crainte de Dieu que par le soin de soi-

même. Néanmoins, je ne l'oublie pas évitant les vilenies par peur de porter atteinte à la dignité qu'on lui avait transmise comme un bijou de famille et dont elle se considérait comme la dépositaire humble et passagère. Ma mère, selon une tradition de prudence, la seule façon décente de vivre de la plupart des âmes, tendait une belle housse blanche sur ses fauteuils et sur son âme. Cela vaut mieux que de prétendre à ne pas les ménager, alors qu'on n'a pas les moyens de les renouveler.

Mais elle ne fut d'abord qu'une jeune femme, une jolie maman. J'aimais sa jeunesse, son sexe, son parfum, les grâces de sa tendresse. J'aimais sa chair comme elle aimait la mienne. Confondus dans la même substance nous ne nous étions pas encore nettement séparés. Les enfants ignorent l'affection, l'amitié qui sont commerce de l'esprit. Ils sont tout sensualité. Connaissent-ils de la sentimentalité plus que son premier moment quand elle n'est qu'un halo mystique autour des états ambigus de la vie animale ? J'aimais les baisers de ma mère plutôt que sa bonté. J'aimais être dans sa chambre, près d'elle, respirer ses armoires qui s'entr'ouvraient. Je ne frappais pas

longtemps, à la seconde d'entrer chez elle, pour la surprendre dans l'abandon de la physionomie et de la posture.

Je voyais rarement mon père, je le craignais avec de lâches tendresses d'esclave qui secrètement chérit son maître.

On reste avec ses parents comme plus tard avec une femme. Les habitudes tournent parfois en passions.

Les opérations mythologiques continuent. J'avais élevé Mirza du monde des animaux au monde des humains. Ainsi Jupiter s'entichait d'une mortelle. Je la traitais comme une femme, je lui prêtais mes sentiments. Avec une indifférence profonde, elle laissait ses yeux réfléchir mes illusions. Plus sa queue frétillait, et moins il s'agissait dans sa petite cervelle de chienne de ce qui en moi me paraissait principal.

Ou bien, j'étais d'un monde intermédiaire, une alliance me rapprochait des êtres qui autour de l'homme s'agitent dans les zônes inexplorables. Le silence de ma chienne était terrible. Mais pendant des siècles on étreint sans façon le mystère, et on se réveille aux

bras de la poupée de son enfance devenue une petite personne voluptueuse.

Je m'aménageais une tannière derrière un paravent sous des chaises renversées. « Je vais jouer à me faire pleurer ». Je me retirais là avec mes armes, des châles, ma chienne.

L'amour c'est rechercher la solitude, c'est s'abandonner furieusement à soi-même, c'est s'enfermer dans une prison, jeter la clef à travers les barreaux. Alors la femme prise au piège simule avec de tendres raffinements de s'occuper de vous et, pour ne pas mourir d'ennui, quelquefois on se soucie d'elle, mais il y a des hommes qui ont péri sans avoir vu autre chose que deux petits miroirs, deux yeux où ils s'épiaient avec une curiosité éternelle.

Dans cette retraite tiède et obscure je jouais déjà avec les tourments de l'amour, ne soupçonnant pas plus qu'aujourd'hui l'amour même. Je sentais les souffrances et les désirs indéterminés. Je cédais au besoin de prendre quelqu'un à témoin, Mirza se prêtait admirablement à ce commerce aveugle. Ou bien elle me léchait les mains et croyait être ainsi attentive au secret appel de mon être. Sans méfiance, je me croyais alors efficacement

choyé. Ou bien s'assoupissant elle était visitée par des soubresauts, et elle me figurait sans que je le susse celles qui soudain s'abîment dans les douloureuses délices, leurs profondes recherches métaphysiques. Ou bien elle ronflait doucement, c'était déjà leur façon gracieuse de digérer la sensation, la continue petite plainte à double entente.

CHAPITRE V

TRADITION

La clarté de la lampe est triste. Ma bonne est à côté de mon lit et m'explique l'enluminure d'Epinal. Et le méchant seigneur eut la gorge tranchée par le prudent barbier. Qu'est-ce que tuer ? Qu'est-ce que mourir ? Je le demande avec intérêt, mais quand la réponse vient, elle ne me trouve pas, mon souci m'a déjà repris. Je me rappelle cette lointaine image parce que je souffre encore de l'inquiétude de ce soir-là. Je faisais traîner le récit, je gagnais du temps, j'avais peur d'être seul, ma peur m'attendait dans le coin qui n'était pas éclairé, et le chagrin d'être sans ma mère était au creux de mon oreiller comme une poudre qui fait tousser et pleurer.

Mais, cette trouble pénombre s'efface enfin sous des figures éblouissantes. Voici des compagnons, voici les premiers hommes que j'ai connus, avec qui j'ai vécu, pour qui d'abord

j'ai ressenti la rude tendresse. Voici Napoléon et ses soldats.

Il y avait deux grands albums. L'un était chez mes parents.

Quand je le lisais, j'avais l'air sage, pourtant je tirais sur ma lèvre et je recevais des tapes. Que n'en ai-je reçu davantage. Je serais plus beau aujourd'hui et plus aimé. Mes parents vous m'aviez dans vos mains comme l'argile, vous pouviez modeler mon visage et en faire un piège à bonheur.

Mais pour la première fois je sortais de moi-même, je connaissais l'ivresse, le rêve, le désordre. Mon album était rempli d'historiettes et d'images très coloriées qui représentaient la vie des soldats de l'Empire. Le housard abracadabrant me faisait rire aux larmes; elles coulaient plus douces sur le sort malheureux du jeune tambour ravi à la gloire par un biscaïen. Sur la trace facile des volontaires de 92 ou des grognards de 1809, j'entrais dans un royaume de liberté surhumaine. Ce cavalier si joliment téméraire enfonçait les bataillons ennemis, enlevait les villes, galopait à travers l'Europe. Vainqueur des épreuves viriles: du chaud, du froid, de l'eau, du feu, ayant contraint les hom-

mes et séduit les femmes, il rentrait chez lui, chamarré de blessures et de décorations, vénéré comme un dieu-lare.

Cette dureté s'amassait comme un noyau autour d'un point tendre. L'épopée, qui peu à peu s'était enlizée dans le sang et la boue, s'enlevait légère à mes yeux: c'était une aventure d'amour. Ces hommes avaient connu un grand, un total amour. Ils avaient aimé, d'une passion folle et délicieuse, un homme, un dieu. Cet amour qui avait rempli le monde, et je ne peux pas croire que son nom n'a pas retenti jusqu'aux étoiles, entrait en moi petit enfant un siècle après et consumait mes veillées.

Chaque dimanche je me précipitais dans le salon de ma grand'mère sur l'autre album. Celui-ci était un sérieux recueil de gravures et de dessins qui, bien sûr, ne concernaient que l'être adoré. En le voyant au pont d'Arcole, invulnérable, brandissant un drapeau déchiqueté comme la chair des hommes autour de lui, j'apprenais ce mépris, cette monstrueuse ignorance du danger, qui est si forte plus tard contre les plus convaincantes réalités. Il galopait à travers les Alpes. Calme sur un cheval pur,

il déchaînait des ouragans de cuirassiers. Les régiments passaient et le remerciaient dans le délire des acclamations de les laisser mourir pour lui. Dans un salut sublime il leur montrait le petit chapeau magique et par delà leurs rangs éphémères son regard entrevoyait les confins du monde et de sa destinée. Une balle écrasée contre son pied à Ratisbonne le montrait intangible. Le malheur survenait pour le rendre plus aimable encore. Un complot mystérieux et infâme se manigançait entre la neige, les cosaques, la perfidie des Anglais, l'envie de tant de vaincus et la méchanceté éternelle. Combien de fois ai-je sangloté sur la sombre lithographie de Raffet, sur le dernier carré de la Garde. Dans les larmes, mon enfance se trempait pour Verdun. Je ne pouvais croire que le gros planteur maussade se promènerait toujours à Ste-Hélène. Je me consolais en songeant à la vengeance; je haïssais les Anglais.

Il était si bon, si fort. Quelle douceur de se confier à sa toute-puissance. Voici le seul Dieu que j'ai connu, le seul Dieu que j'ai vu de mes yeux: aussi je l'ai chéri. Je rêvais langoureusement à ses gestes de brutale tendresse. Si j'avais vécu en son temps peut-être m'aurait-il

touché ? Je me levais, me ceinturonnais, et le sabre au poing je me présentais devant mon grand-père. Par sa bonté et son pouvoir de créer le bonheur cet homme plein de travaux ressemblait à Napoléon. Je me mettais au garde à vous et lui demandais de me tirer l'oreille à la façon impériale. Ce timide bourgeois qui avait été embusqué en 70 accédait non sans maladresse au désir de son petit-fils.

Je ne doutais pas qu'il nous eût beaucoup aimés, nous les Français. Je croyais qu'il était Français et marié à la France. La France ? Quand ai-je su ce que c'était ? Bien plus tard. J'ai connu Napoléon avant la France, avant Dieu, avant moi.

J'ai su plus tard que ma ferveur enfantine entretenait un culte séculaire. D'année en année j'ai nourri ma passion des nouvelles drogues que lui prodiguait le démon de la lecture. Vers sept ans je reçus de la grand'mère mes premiers livres: Marbot, Coignet, Bourgogne. Mais nous avions de longues conversations où je recevais avec ferveur la tradition directe. Grâces aux rites familiaux se perpétuait le rêve de la nation, le rêve napoléonien et les autres. Sans que je m'en doutasse, je

pliais subtilement les ramifications de ces rêves à ma simplicité. D'ailleurs c'était déjà fait dans la génération de ma grand'mère. Comme dans la plupart des familles les opinions partisanes s'étaient mariées avec les fils et les filles des partisans. Et on avait su accomoder avec une étonnante bonhomie des oppositions autrefois sanglantes. C'est ainsi que mon arrière grand-père maternel, voltairien et fils de voltairien, antique républicain, avait épousé la plus royaliste des Bretonnes. Leur fille, ma grand'mère avait été élevée très catholiquement selon le principe que la religion est bonne pour le peuple et pour les femmes. Mais si pendant les heures de tapisserie elle recueillait toutes les histoires de la chouanerie et les plus merveilleuses aventures de corsaires (car sa mère était malouine), le philosophe l'emmenait dans d'interminables promenades à pied où il lui faisait respirer un air libéral. Cet air, elle l'avait retrouvé auprès de son mari dont la famille bien qu'attachée séculairement en Ile-de-France au service des rois avait eu le temps au cours du XIXme siècle de prendre du champ.

Du côté de mon père, de même, si on con-

servait avec fierté des papiers anciens qui témoignaient d'un certain zèle pour la foi et pour le roi, on ne s'enorgueillissait pas moins pêle-mêle des fureurs inattendues d'un conventionnel et de la patience légionnaire de mon arrière-grand'père qui avait marché sans arrêt dans l'infanterie de 1792 à 1815, comme officier subalterne, puis s'était montré le plus intraitable des demi-soldes.

Des deux côtés du reste, chez ceux de Goëlle comme chez les Bas-Normands, comme chez les Bretons, à côté des gens qui avaient tenu l'écritoire du notaire, l'équerre de l'architecte, la pique du bas-officier, ou la hache du corsaire, formant un lien solide entre ces diverses élévations ou aventures, il y avait quantité de bonnes gens qui paysans s'étaient plus soucié du bien de leur terre que du bien de l'État. Ceux-là avaient ignoré l'éloquence basochienne empiétant avec enthousiasme sur le terrain de la politique, l'engouement philosophique, le fanatisme pour un chef de guerre ou la haine de l'Anglais, enfoncée dans le génie des peuples maritimes entre Granville et Saint-Malo.

Certes ils mêlent beaucoup d'eau au vin un

peu fou que me versent les autres. Ils étaient sédentaires et ne recherchaient pas le danger. Mais s'ils n'ont pas fourni des voyageurs comme la souche malouine et la souche granvillaise qui vers 1850 lancèrent simultanément encore quatre gars en Californie, ce n'en était pas pour cela des pleutres. Témoin l'aïeul de Juilly. C'est une fameuse anecdote où s'est marqué pour ma famille l'étrange mouvement d'imagination que provoqua l'invasion des cosaques en 1814. Donc l'aïeul d'une fenêtre de sa maison vit un officier russe qui lutinait sa femme dans le potager. Il prit son fusil et de la croisée abattit le galant. Après cela les cosaques l'étouffèrent en lui entonnant dans la gorge la pâtée de ses cochons.

Ce trait de dignité me rassurait hier sur ce que je peux tenir de ce côté-là, d'où je craignais que ne me vint trop de modestie, un penchant un peu humilié à la quiétude. C'est qu'hier je me soumettais, sans songer le moins du monde à m'en défendre, à une philosophie qui a enchanté et dominé ceux de nos aînés que je préfère. J'avais accoutumé de considérer ma vie comme une tragédie dont l'intérêt était dans les coulisses, au sein de cette assemblée

mystérieuse d'êtres imaginaires, mes ancêtres dont les gestes commandaient fatalement mes penchants, mes partis.

Mais sans nier la commodité de cette conception légendaire qui figure assez bien l'ordre textuel des événements psychologiques dans le temps, je me suis lassé de cet exercice qui n'est plus qu'un jeu vain et trompeur si on fait fi de ses difficultés. Or elles sont illimitées: dans le cercle étroit d'une famille le réseau des ressemblances est un piège de mille façons fallacieux, comme dans les espaces historiques l'abondance des analogies.

Maintenant, j'aime mieux convenir moi-même que mes aïeux, tels que je me les représente sous la forme rudimentaire qui m'impose l'ignorance et que corrigent mal quelques traits trop particuliers imposés par la mode, ne sont que des signes émouvants par quoi je représente mes vélléités.

Et du moment que me voilà averti du péril de telles phantasmes je puis me les permettre et habiller les personnages de mon drame intérieur dont l'actualité est indéniable, des oripeaux que je trouve dans la garde-robe familiale. Du reste, je ne dispose que d'une défroque peu

nombreuse. Au delà de la troisième génération, je serais bien en peine de monter la comédie muette de mes origines, faute de figurants. Il y a des gens qui ne se découragent pas pour cela; avec trois dates et quelques prénoms ramassés dans un acte de naissance, ils vous campent un trisaïeul.

Et si mes parents m'avaient perdu dans ma petite enfance, si j'avais été abandonné à ce poteau-frontière qui est une légitime hypothèse, je n'aurais pu esquissé cette petite tétralogie, il m'aurait fallu m'en tenir à la pièce que je joue moi-même ? Ah ouiche ! c'est alors que j'aurais pu m'en donner à cœur-joie. J'aurais supprimé les présences gênantes comme celle de cet oncle qui arbore mon nom sur une enseigne de boutique, et j'en aurais imaginé de plus flatteuses. Rien ne m'aurait empêché de me persuader peu à peu que j'étais bâtard d'un prince.

Mais en deçà de toutes ces influences certaines mais indiscernables, il y a des voisinages dont on peut s'assurer qu'ils sont contagieux. C'est ici qu'il me paraît que ma grand'mère et son cuisinier ont exercé sur ma personne une action quasi-divine.

Dieux familiers, démons intimes, après Napoléon et avant les saints qui m'ont provoqué à la grandeur, je dois les inscrire sur mon calendrier. J'imagine que ma grand'mère et son cuisinier m'ont donné le goût d'une vie difficile, ascendante. Mais si je ne les avais connus, si j'avais été élevé dans une autre hémisphère, j'aurais suivi les mêmes penchants. Une vieille dame, gardienne de quelques braises sacrées, et un domestique, ayant contracté dans l'infanterie coloniale une toquade de gloriole, ont fourni des vues particulières à un petit garçon qui sans eux aurait cherché ailleurs un aliment à son inquiétude ambitieuse et à son appétit romanesque.

Par suite de diverses circonstances, j'ai beaucoup vécu avec ma grand'mère. C'est l'être au monde que j'ai le plus aimé, la crainte de sa mort me tirait des larmes de tendresse et c'est vers elle que je me suis d'abord tourné pour interroger mes compagnons humains sur le monde.

Elle était petite et avait un gros nez. Je n'ai pas connu son vrai regard, car, de mon temps, elle avait les yeux malades. Elle avait un corps de proportions assez réduites, mais discrète-

ment robuste et bien ramassé comme était bien tiré son vêtement simple. Elle combattait avec une patience agressive plusieurs misères; une conjonctivité, des migraines, des douleurs diverses. Elle bousculait avec un sans-gêne cocasse sa perruque et son râtelier. Elle cultivait l'hygiène comme une manie. A la campagne où elle passait le plus de temps possible elle marchait comme un bataillon de chasseurs à l'entraînement, en aspirant avec de grands efforts. Son père le disciple de Rousseau lui avait, sur tout cela, mis dans la tête les plus vivaces préjugés. Enfant il l'avait pliée à l'ascétisme qu'il voyait dans l'Emile. Il venait la réveiller au petit matin, la faisait laver dans l'eau glacée et l'emmenait dans de longues expéditions à pied. Il y a une tradition de tenue corporelle en France, indépendante de toute anglomanie. Ainsi elle avait vécu hors de la misérable ambiance physique qui aura régné un certain temps parmi la majeure partie du peuple français. Mais elle s'était échappée par d'autres côtés encore.

En guise d'intelligence, elle avait la curiosité la plus vive et la plus variée. Tant que ses yeux le lui avaient permis elle avait été une liseuse

passionnée. Elle se détournait avec humilité de la littérature. Elle disait « C'est trop fort pour moi. Je ne suis pas assez instruite et je n'ai pas assez vécu ». Mais elle dévorait les ouvrages d'histoire, de géographie et surtout les relations de voyages. Elle aurait voulu courir le monde.

Enfin en plus de l'immense amour maternel qu'elle portait au fils unique de sa fille unique, elle était ravie que je fusse un garçon. Ma grand'mère ne s'intéressait qu'aux hommes. Elle méprisait les femmes et jetait tout au plus un coup d'œil sur celles qui pratiquaient comme elle l'humilité et le dévouement. La grande affaire dans la vie lui paraissait être un homme réussi. Mais autant elle accordait d'admiration aux rares exemplaires qu'elle pouvait rencontrer de son rude idéal de virilité, autant elle se montrait sévère et lucide à l'égard de ceux qui lui semblaient vouloir en usurper l'honneur. Elle regardait les gens sans nul respect et disait à chacun son fait avec une audace ahurissante et une jouissance d'ironie non dissimulée. C'est ainsi que très religieuse et très respectueuse de certains souvenirs d'ancien régime, quand elle se trouvait en face d'un prêtre ou d'un person-

nage titré, s'il n'était pas remarquable par l'énergie ou l'intelligence, elle le traitait avec une bonhomie qui frisait le sans-gène.

A jamais soumise à toute autorité, elle n'était pourtant pas satisfaite des hommes auprès de qui elle avait vécu, ni de son père, ni de son mari. Certes son père lui paraissait respectable en sa vie nette et droite. Petit rentier il avait vécu inutile mais modeste, digne, plein des maximes de la philosophie la plus soignée, ennobli par ses fortes convictions politiques, cultivant en Rousseau et Voltaire un modèle propret. Mais toute la révérence de ma grand-mère ne l'empêchait pas de remarquer que cette vertu était facile, faite d'abstention. Elle ne l'admirait pas beaucoup d'avoir pendant la Commune porté à une barricade avec une placidité dédaigneuse les pavés que lui indiquaient les insurgés. Elle aurait bien voulu qu'après cela il choisît une des faces de ces pavés et tiraillât derrière.

Elle avait aimé en son mari qu'il contrastât avec son père par l'âpreté au travail. C'était le type de cette classe moyenne qui n'a gardé intacte de ses traditions que sa faculté laborieuse. Encore celle-ci s'est-elle tournée en

routine dont la persistance est garantie par la fuite de tout risque. L'esprit d'économie chez cet imprimeur était fait de crainte et d'inertie; ce n'était pas un gage hardiment retenu sur le présent. Cet homme se réfugiait dans une conception languissante du passé et justifiait l'absence d'effort, la défaillance de l'invention en alléguant le respect des traditions de son métier. Mais il ne les possédait point, elles avaient été perdues avant lui et les simulacres qui lui avaient été transmis achevaient de se pervertir dans ses mains.

Je ne soupçonnais pas cette ruine secrète. Au contraire le prestige de la plus haute compétence me soumettait et compensait aux yeux de ma grand'mère une lamentable lacune de ce caractère.

Mon grand-père était peureux. Tenait-il ce défaut, qui avec l'âge devint une cruelle manie, un vice mental incroyablement destructeur, d'un accident personnel, ou bien d'une disposition formée chez plusieurs ancêtres ? Cela importe vraiment peu. Avant que je sache l'histoire de l'aïeul de Juilly gavé par les cosaques, j'avais fait appel à la fantaisie: sûrement mon bon papa tenait sa poltronnerie

d'une disposition séculaire en Goëlle parmi les paysans qui ont tremblé sous les invasions périodiquement dirigées vers Paris. Mais alors pourquoi les gens de l'Est étaient-ils si braves ? Je n'y songeais point et plutôt que de me délier l'esprit et de tâcher de distinguer les choses j'aimais alors mon intoxication et à m'alourdir de cette opulente bière que me versait tel historien.

Quoiqu'il en soit mon grand-père avait peur de tout. A la maison il avait peur des voleurs cachés sous les meubles, dans la rue il tremblait d'être écrasé, il redoutait le froid, le chaud, s'épouvantait des inventions et petits changements de la science, honnissait les sports et l'agitation des astres.

En dépit de la verte opposition de ma grand-mère il a dressé contre ma croissance une monstrueuse force d'inhibition. Il avait déjà tyrannisé sa femme et l'avait empêchée de voyager. Elle ressentait toujours un accès de découragement quand elle songeait qu'il l'avait arrêtée sur la route de Constantinople. Pourtant il y avait en elle de telles réserves de loyalisme qu'elle trouvait moyen de supporter l'infirmité de son mari.

Mais aussi se rejetait-elle sur son petit-fils

avec la vigueur de ses convictions refoulées. Elle comptait sur moi pour la dédommager de ses déceptions, de ses manques à vivre. Elle rêvait que ce petit gaillard par de promptes réalisations la soulagerait. Son enseignement allait à l'encontre de celui de toute la famille. Elle ne me parlait que de vigueur et d'audace, m'avertissait de la bassesse qui m'attendait si mon corps n'était pas redoutable. Le moindre de mes efforts pouvait me servir à vaincre les hommes. Elle était du reste fort ignorante du monde à l'écart duquel elle vivait farouchement. Dans ce milieu défavorable où nous nous exaltions elle et moi, tout son élan se dissolvait en paroles. Elle ne manquait pas d'être atteinte du mal qu'elle dénonçait chez les autres, et dans le cours d'une promenade un instant après qu'elle m'avait répété quelque sentance belliqueuse, elle poussait des cris en voyant que je m'exposais à un risque infime, elle me rappelait auprès d'elle pour que nous reprenions le rêve de mon avenir en toute tranquillité.

Je prenais l'habitude de bavardages infinis où je dépensais illusoirement mon ardeur physique. Quand elle était occupée, je me ra-

battais sur un domestique et quittant la vieille dame lasse de me raconter les massacres, les assassinats, les beaux péchés des grands hommes, j'allais à l'office solliciter de nouvelles émotions de Joseph.

Tandis qu'il tordait sa moustache fauve, car il avait exigé avec superbe de conserver cet insigne militaire, je l'admirais comme le chef gaulois dans mon livre d'histoire. Il se ménageait des loisirs dont je profitais. Privé de camarades, je passais de longs moments à l'office. Il se vantait d'être un vieux colonial et se satisfaisait de mes questions qui lui permettaient de raconter ses campagnes. En fait il n'en avait fait qu'une. Versé de l'infanterie de ligne dans la coloniale pour l'expédition de Madagascar, j'ai su qu'après y avoir figuré quelques mois comme cuisinier d'un colonel, il en était revenu dès la première menace de fièvre. Mais je n'étais pas difficile et déjà allumé aux ardeurs de ma grand'mère, je me jetais sur ce héros ne lui marchandant pas l'authenticité. Lui, sûr d'en être revenu, satisfait de porter un ruban à sa boutonnière, comprenant qu'il tenait là sa seule chance d'originalité, se complaisait dans ce rôle d'Ulysse retraité, le pres-

tige du guerrier n'étant pas encore vulgarisé en millions d'exemplaires. Aussi allions-nous loin, lui allongeant ses sauces et ses maigres racontars sur les Sakhalaves, moi les enrichissant de tout le petit trésor de verroterie que j'ai amassé jusqu'à la guerre où il me fallut le troquer vaille que vaille contre l'austère richesse de la réalité. Joseph était parfois chargé de me promener. A Paris il m'emmenait dans les foires; à la campagne, à la chasse. Dans la villa, toujours nouvelle, toujours banale, que nous louions en Normandie, il hébergeait les chiens errants et ainsi recrutait une meute bizarre qui en septembre était l'attraction la plus effarante de nos chasses. Que de poules croquées. Mais que d'émotions, et quelle fierté de courir les champs aux côtés d'un aventurier. Ainsi j'ai longtemps connu la gloire emmêlée de ces misérables mensonges qui la font clinquante pour le plaisir et le supplice du vulgaire des hommes.

CHAPITRE VI

LECTURES ET COMBATS

Avant de savoir lire, j'étais dans la situation ancienne du peuple qui regardait les images et écoutait les récits. Je ne connaissais pas ce dialogue étroit et pressant entre celui qui écrit et celui qui lit. Mais aussi loin que va mon souvenir j'avais déjà conquis une vie exaltée au-dessus de la servitude des jours. Cette vie là s'était emparée de tout mon intérêt au détriment de celle que je menais tant bien que mal dans le siècle. L'état de rêve le plus entier, le plus béat, fut celui où m'enfonça pour des années la lecture. Mon plaisir se formait de lui-même, entrait en moi sans que j'eusse besoin de faire effort, me remplissait. Je trouvais des jouissances approchantes, soit dans les longues conversations où j'interrogeais sans arrêt puis répétais inlassablement les réponses, soit dans les longs jeux solitaires où je mimais mes songes. La lecture dévora peu à peu ma vie. Je

pourrais dès lors jalonner mon histoire par des livres. Ils étaient pris, abandonnés et repris. Je ne pouvais pas lire longtemps, je me fatiguais; ce qui m'étonnait, ce qui semblait fixer mon attention à jamais, se dissolvait soudain dans la blanche aridité du papier. J'étais épouvanté de mon impuissance à gouverner la vie, à la conserver, à la susciter. Je me forçais à poursuivre, par orgueil, pour ne pas avouer la fatigue de mon esprit; parce que j'étais déjà soumis au préjugé intellectuel; parce que j'ai horreur de tout ce qui semble un fléchissement; par peur du néant.

On fit ma pâture d'abord des Mémoires de Marbot: cette variété d'aventures, ce récit avantageux, jovial, bluffeur, plein de tricheries naïves. Je vivais ces scènes qui se succèdent si facilement. Je me précipitais de mon fauteuil pour revêtir mes armes, pour me casquer et enfourcher mon cheval. Pendant des journées entières, seul, défaillant d'amour et lancé vers l'avenir en des espoirs déchirants je chargeais des carrés barbelés de baïonnettes, de moëlleux édredons. Vers le soir, las de sabrer et de suppléer à l'insuffisance des choses par de si décevantes inventions, je laissais tout en

plan et je me précipitais dans la cuisine pour étonner Joseph par le récit de mes dernières aventures. Au dîner je recommençais, intarrissable, monotone, impérieux, et mon grand-père, ma grand'mère étaient forcés de me suivre à travers mes guerres. J'embrouillais mes récits de digressions impatientes, de trépignements, de rires, ou de larmes, si on ne m'écoutait pas religieusement. Après le dîner c'était à ma grand'mère de renouveler l'illusion et pendant une heure à mon grand-père et à moi endormis successivement elle lisait Jules Vernes, Gustave Aimard, Louis Boussenard. Mais alors que mon grand-père s'assoupissait de plus en plus tôt, je partais à la dérive de plus en plus tard. Je m'en allais vers mon lit, ivre tous les soirs, puissant et étrange.

Je regrette de ne pouvoir fixer l'ordre de mes lectures, je me demande pourquoi, car je ne suis pas sûr que la chronologie aide à la psychologie, elle la trouble parfois. Même si j'étais sûr de cet ordre, je serais bien maladroit à l'utiliser, à l'interpréter.

Vint le tour de la Bibliothèque Rose. Mes lectures formaient un système complet, elles déterminaient trois ou quatre tendances si

contradictoires qu'il en résultait un balancement modéré, un modeste équilibre, la tranquillité de ma famille. Les romans de Madame de Ségur et de Zénaïde Floriot répandaient parmi la sévère soldatesque qui d'abord avait campé dans ma chambre, une troupe d'enfants douces qui dissipaient l'âpre prestige et me promettaient à une vie languide. Certaines heures, à l'exclusion de tout au monde et même alors je ne souhaitais plus les caresses de Napoléon, je désirais la suave Geneviève de « Après la pluie le Beau Temps ». A ces heures-là je pensais que Jacques s'engageait dans les zouaves pontificaux pour jouir d'une bouderie délicieuse et poignante loin de cette fillette au charmant catogan plutôt que pour se battre.

Je savais déjà m'attendrir sur moi-même et user avec raffinement de cette prise vicieuse sur ma personne. Mais il me semblait que je ne pouvais supporter la peine des autres. Je ne sais par quel effort désespéré j'arrivais à achever les « Mémoires d'un Ane » car les malheurs de Cadichon m'opprimaient trop durement. Je relisais dix fois chacun de mes livres, mais je n'ai lu qu'une fois « La Case de l'Oncle Tom » par peur d'être ressaisi par les sanglots qui

m'avaient étouffé lors de la fuite de Tom. Au vrai, ma pitié ne se détournait pas de moi-même. La vue de la souffrance des autres blessait mes nerfs d'enfant qui vivait au milieu des femmes, gâté par leurs pratiques. La peine des autres me faisait mal, mais ce n'était qu'un mal physique. Ce sont les plus égoïstes qui ne peuvent résister au geste de détresse qu'ils soupçonnent le mendiant de simuler dans la rue. Je ne pouvais supporter que les autres me fîssent mal avec leur mal. Pour éluder ces premiers effets désagréables de la promiscuité et me conformer aux pratiques de politesse déjà utilisées dans la rencontre de deux sauvages au coin d'un bois, je camouflais cette gêne de ma gorge en un mouvement de commisération.

Mais je ne craignis pas toujours ces frémissements, j'en vins un jour à m'y complaire.

Un été, j'étais tout le temps fourré dans une petite ferme qui attenait à notre jardin. Je m'enfermais dans le poulailler où je jouissais avec une âpreté avaricieuse de la solitude, du secret. Ou de la quiétude, de l'absence du dérangement : dès ces premières ardeurs de petit bourgeois idéaliste, illusionniste, il s'y mêlait cette bassesse. J'avais une poule préfé-

rée, Bigarette, dont je vois la tête fine et preste. Je l'entourais de mille soins qui ne l'effarouchaient plus. Mais ces soins devenaient brusques et tyranniques. A les répéter je m'exaspérais, mais je ne pouvais les cesser. Ma sollicitude se transformait en ténacité rageuse. Une obscure hostilité pointait contre l'objet de mon attachement, il m'échappait des gestes bizarres. Par exemple, je prétendais que l'écorce qui recouvrait les pattes frêles de mon amie était de la crasse et que je devais l'ôter. Avec mes ongles je m'enhardissais petit à petit à l'écorcher vive. Puis j'avais assez de ce nettoyage minutieux, très lent, qui me faisait un peu haleter. J'étais las d'être accroupi et de la serrer entre mes jambes pour comprimer ses soubresauts et ses battements d'ailes. Je la lâchais, mais cela me décevait et m'impatientait de la voir s'écarter en boitillant et l'aile lâche. Alors je la ressaisissais et la jetais en l'air pour la rattraper avec des mains crochues. Elle s'alourdissait et ne voletait plus. D'une minute à l'autre je devenais inquiet et j'allais la cacher dans la paille où l'on ne trouvait plus ses œufs délicats. Ce manège dura quelques jours, je préférais sans me l'avouer

n'être pas vu. Mais ma grand'mère flaira quelque chose et m'épia. Ce fut ce jour-là que Bigarette mourut. Toute la famille fut avertie et se trouva fort soucieuse. Pour terroriser cette canaille qui s'était levée en moi il fallait un grand appareil de justice. En entrant dans le salon avant le déjeuner, je fus soudain épouvanté en trouvant tout le monde rassemblé et tant de regards sévères tournés vers moi. Mon père avait les mains derrière le dos.

Il jeta sur une table le cadavre de Bigarette. Je ne savais pas qu'elle était morte, mais tout d'un coup je compris que je l'avais tuée. Je ne soupçonnais pas encore toute la noirceur de ma conduite. Mon père me promena dans les détours de mon crime. Ce fut une grande nouveauté. Tout l'univers était contre moi et m'accablait, je connus l'isolement effaré et superbe de l'assassin. Je me pliais naturellement à l'opinion du monde, et pourtant il y avait au fond de moi une retraite sombre où quelque chose ne se rendait pas. Mais la source de ma vie était troublée et bien longtemps j'eus une sorte de peine à achever mes gestes, mes paroles, à occuper l'espace et à prélever ma part de l'attention des hommes. Je

doutai de moi passionnément et je m'éloignai de ce mauvais jour avec une plaie imperceptible qui pouvait s'agrandir. Il y eut aussi un remord qui s'attaquait à ma chair. Souvent la nuit, un cauchemar me réveillait, le fond de mon lit était plein de sang et de plumes, je ne pouvais me rendormir, les pieds recroquevillés sous moi. Depuis cet événement je n'ai jamais pu toucher un oiseau sans pâlir.

Ainsi tandis que je rêvais d'être le grand Ferré et d'abattre comme des noix Allemands et Anglais, les voisins de ma famille, je dissolvais ma valeur militaire dans le délice de ces larmes. Je ne soupçonnais pas d'opposition entre ces deux complaisances. Rien ne me forçait de choisir entre ceux que j'étais. Plus tard, au septième jour, il fallait se décider entre le lit où le jeune guerrier retardaire se laissait étouffer par une femme, et la tranchée où il se prélassait entre Nietzche, Barrès et quelques autres, spécialement dérangés pour lui, pour être les témoins de ces belles noces toujours manquées avec la mort et aussi un peu pour jouir, sans en avoir l'air, de l'efficacité de leurs phrases.

Revenu de mes expéditions autour de l'Eu-

rope avec Marbot, Coignet, Bourgogne, je ne pouvais pourtant m'oublier pour toujours dans ces gentillesses, dans ces rêves matrimoniaux. On m'abonna au « Journal des Voyages ». Je repartis pour plusieurs années.

Les enfants ne sont pas de la même époque, de la même race, du même continent que les hommes. Ils vivent dans des âges révolus ou attendus. Compagnons farouchement tendres et dévoués. Ils sont audacieux, cruels, non point amoureux de la nature, mais ses maîtres. Armés par tous leur sens d'une puissante divination, ils parlent avec tout l'univers une langue mystique qu'ils oublient bientôt et ils habitent des terres vierges. Ils ont le corps souple et grêle des sauvages. Comme eux ils se laissent domestiquer, et comme eux ils meurent de la perte de leur liberté.

Il y a des hommes que les autres ont chargé de tromper l'appétit des enfants. Ils écrivent pour eux des histoires comme on jette aux lionceaux des beefsteaks tout découpés. Ce sont des agents provocateurs qui les attirent dans le piège de l'imagination. La race inconnue, sans cesse oubliée des jeunes humains, ardente, sérieuse, impatiente, périt dans les rêvasseries.

J'ai vécu solitaire comme Robinson Crusoë. Ce beau mystère, celui de la solitude de notre planète parmi les astres, je l'ai vécu comme jamais je ne saurai le revivre par l'artifice de l'esprit. Avec mon chien et mon fusil caché, au fond d'un jardin, j'ai connu l'angoisse, le fond même de notre histoire humaine, que je n'ai retrouvée que dans un trou d'obus, sur la terre déserte, sous un firmament qui s'effondrait.

Mais est-ce que déjà je ne me souillais pas de mensonge ? est-ce que je ne savais pas que tout cela n'était pas vrai ?

Le royaume des enfants est celui de l'action, du réel. Si on les laissait, ils vivraient une vraie vie, où la pensée et le geste ne seraient qu'un, où le désir deviendrait sans tarder un mouvement vers son objet, où la sensation ne serait pas rognée de son réflexe.

Ce n'est qu'à ce prix que les héros de Boussenard, de Paul d'Ivoi, consentaient à vivre. « Le Gamin de Paris », Friquet, qui ne mourra qu'avec moi n'était pas resté à la maison comme je le faisais avec une honte dont la consciente inefficacité me corrompait. Aussitôt qu'il avait désiré les pays exotiques, il y était parti,

les mains dans les poches. Orphelin, son âme n'était qu'à lui; acrobate, son corps était libre, il savait faire le saut périlleux, simulacre élémentaire de libération; enfin il avait cette indépendance inouïe de l'homme qui ne possède que son corps, qui ne laisse rien derrière lui, qui marchant d'un point à un autre transporte avec lui son tout. C'était un enfant, c'était notre Roland, notre champion. Son épopée était la nôtre, méconnue des hommes. Tout d'un coup sans effort, il avait fait cette conquête: être chez soi dans le monde. Rêve menaçant de l'amitié ; s'en aller à deux, à trois, à travers les villes, les pays. Être sûr de tout, du compagnon, de soi, de la fortune. Ne rien demander et accueillir tout. Jouer avec les hommes, les bêtes, les éléments. Gambader sur la planète comme dans une cour de récréation.

Mais les hommes étaient là autour de nous, ils nous ont représenté les choses et ils nous ont privé de l'enfance du monde.

Voici mes classiques, les livres qui m'ont raconté ma vie, avant son temps. C'était un fier récit comme ne seront pas mes souvenirs,

mes aveux, quand j'arriverai près de ma fin. Je pensais trop familièrement aux exploits. Si mon sang n'avait pas crié plus tard, je serais passé sans curiosité à côté de leur occasion temporelle.

Les romans d'aventures n'ont-ils donc eu sur moi que l'influence qu'ils eurent sur Don Quichotte ? Mon Sancho est armé contre son maître de mépris et de résolution. Dans mon ménage, Sancho a presque toujours tenu le chevalier à la maison, mais il n'a pu l'empêcher de lancer des défis par la fenêtre et de jouer au soldat dans les chambres.

Pourtant on n'a pas dit la puissance du livre contre le canon. Au fond de ses jours mesquins et tièdes, l'écrivain combine surnoisement les épreuves de ses héros. Mais le goût de cet héroïsme trivial m'a mené dans des endroits qui étaient extraordinaires malgré qu'ils s'étendissent sur des milliers de lieux et que des millions d'hommes y fissent la même chose. L'aventure de la vie, là comme ailleurs finissait d'une minute à l'autre..... Tout de même la douleur et la peur de la douleur sont les illusions les plus fortes.

Le trantran irréel que me ménageaient les soins de mes parents fut dérangé deux ou trois fois par la pression du monde. Révélation anticipée et vaine du monstrueux malentendu de mon éducation. Ils me menèrent au cirque. Là brusquement je vis mes aventures. Des hommes saisissaient les possibilités; leurs gestes me firent mal. Un acrobate se tenait en haut d'un mât. Il se tordait, il imposait à son corps des épreuves qui auraient brisé le mien. J'en concluais qu'il souffrait et qu'il allait périr, le voyant risquer des mouvements qui dépassaient tellement mon pouvoir. Devant cette révélation pourtant bien confuse de la douleur et de l'agonie mon être fut ébranlé dans ses fondements. Je fis un scandale. Je sanglotais, je hurlais, je poussais toutes mes forces à la révolte. Ma chair participait à cette atteinte portée à une chair semblable et cherchait à se dérober au supplice commun.

La peur est naturelle à l'homme, le courage l'est aussi. Mais les hommes ont inventé l'idée du courage, ils l'ont suspendu dans l'air devant eux comme un bouclier. Ils tendent à un courage constant, abstrait, au triomphe parfait de l'âme. Ils veulent tirer d'eux-mêmes un pouvoir divin.

Avec l'éducation qu'on recevait en France de mon temps, cet héritage d'autorité était relégué dans les régions de l'âme les plus écartées, loin des mouvements, des rencontres. En sorte que le corps n'était pas habitué progressivement à cette mainmise de l'âme sur lui, que leurs réactions mutuelles n'étaient nullement ajustées, que leur contact était un événement imprévisible, plein des plus inquiétants aléas. Les désordres de l'imagination pouvaient faire que tournât court un généreux mouvement du sang et inversement les sursauts encore mal réglés d'un corps inexpérimenté pouvaient insulter à la majesté des déterminations.

Mais à huit ans ma force imaginaire courbait déjà hommes et femmes. Je me complaisais en des destinées droites, abondantes, monotones comme les allées devant les fenêtres d'un fils d'empereur. Et pendant ce temps je commençais de m'étioler car dès que la première floraison de la vie s'épanchât dans mon corps qui n'était pas gêné mais qui n'était pas favorisé, tout de suite l'absence d'accueil transforma en dépérissement ce qui était hésitation, attente, offre.

Tout mon être se crispe misérablement quand je songe combien tôt la substance de mes muscles a été touchée par l'inertie.

Je ne pouvais plus m'endormir. Il me fallait renouveler les plaisirs de la journée. Cette habitude se fortifia vite. Aussitôt que je me trouvais seul et même en public, je reprenais le fil de mon récit. Je ne montrais pas beaucoup de constance dans mes entreprises romanesques, sans cesse je recommençais de nouvelles histoires, trouvant surtout mon plaisir dans le prélude quand j'ébauchais la scène, les personnages, quand j'ouvrais une route vers le bonheur. Je faisais preuve de peu d'invention. Je ne savais guère combiner des péripéties neuves, me contentant de celles que fournissait ma mémoire. Je manquais de conscience, je ne pouvais me résigner à me faire souffrir longtemps moi et les autres héros. Je ne pouvais m'empêcher de voler vers l'issue heureuse ou je m'attardais. Même bien souvent je supprimais le mal. Il n'y avait plus d'action et je me contentais de décrire longuement un état de félicité. Par exemple, j'étais le propriétaire d'une opulente hacienda et si des bandits venaient attaquer mes péones, c'était pour me donner une distraction, l'oc-

casion d'une brève galopade et d'un étonnant coup de carabine. Puis je rentrais admirer la jeune fille blonde et altière qui au milieu de toutes mes histoires était assise, tenant dans ses mains ma félicité.

Me nourrissant de rêves, je me contentais de moi-même. Mes parents m'avaient confiné dans la solitude. Ils ne m'avaient donné ni frère, ni sœur. Et par indifférence ou jalousie ils ne se souciaient pas de me voir des camarades. Ils croyaient me suffire. Seul au milieu d'une demi-douzaine de spectateurs, je prenais des postures; faute d'autre objet, je ne pouvais que prendre soin de ma personne. Eux concentraient aussi sur elle tout leur intérêt. Ma seule présence ne représentait pas de gros soucis dans l'économie de la maison, mais pourtant on raffinait sur les tracas dont je pouvais être le prétexte.

Le goût pour une épuisante vie sentimentale (amour, ou indifférence réticente, ou jalousie, ou haine) entre le père et la mère, entre eux deux et l'enfant fait de la prolification comme de la polygamie une impossibilité psychologique chez les civilisés. Chacun se complaît dans les langueurs choisies de ce ménage à

trois. Je me glissais très tôt dans la vie intime de mes parents. Seul entre cet homme et cette femme je n'étais plus le même que chez mon grand-père et ma grand'mère. A ceux-ci je savais que je donnais la vie; devant eux, j'étais sûr de moi, de mon avantage, plein d'une généreuse faconde. Avec mes jeunes parents c'était autre chose: je me taisais, j'observais, je sentais les secrets et je les découvrais. Bien vite blasé, je retombais sur soi-même.

CHAPITRE VII

LIEUX

Une rue pareille à cent rues de cette ville, à mille autres rues de mille autres villes. Une rue est un prisme quadrangulaire. Les bases sont de vaines issues sur des couloirs semblables. Un des côtés est le ciel jamais vu, son homologue est de pavés égaux. Les autres sont les façades uniformes. Cette uniformité est dérangée çà et là par des ornements débilement imités de quelque style défunt en sorte que la nudité, dernier prestige sur le visage des demeures, est insultée.

La maison ne se distingue des autres maisons que par un chiffre. Mais dans quelle portion mesquine de l'esprit ce numéro trouve-t-il correspondance ? Est-ce qu'un soldat se distinguerait d'un autre soldat s'il n'avait que son matricule et pas son âme ? Cette maison est numérotée mais n'a point d'êtres particuliers.

Dans la maison: « appartement à louer ».

Quel étage ? L'appartement à louer était à l'entresol, mes parents préféraient le quatrième, ils prirent pourtant l'entresol. J'y suis né.

Mais où est-ce ? qu'importe. Mais j'ai passé là quatre ans, j'y pourrais discerner quelque influence ?

Tu es né au ..ième étage, du numéro tant, de la rue X.

Je suis né n'importe où. Un jour j'ai pèleriné à l'endroit que mes parents m'avaient indiqué distraitement. Je suis passé, me déguisant d'indifférence. J'ai été incapable de marquer ma place au creux d'un volume abstrait.

Nous n'étions d'ailleurs pas restés longtemps dans ce lieu sans indentité. Nomades mes parents échangeaient leur habitacle interchangeable avec d'autres nomades anonymes. Les atomes roulent les uns autour des autres dans notre univers épicurien.

Mon enfance a été dispersée dans quatre ou cinq quartiers de Paris. Notre première halte fut dans une rue qui menait à une gare. Les façades y étaient effacées par les regards de voyageurs, trop prompts. Notre deuxième domicile était dans une rue du centre où les

gens ne viennent que pour leurs affaires ou leurs plaisirs, où la vie gonfle et se déssèche comme un torrent. Les autres étaient dans ces quartiers neufs qui n'ont jamais connu que le règne fragile et ruineux du Confort Moderne. Ces alvéoles qui n'ont jamais appartenu ni aux miens ni à moi, qui sont communes à tant d'autres, je ne me les rappelle pas plus que les cinq cents chambres d'hôtels où j'ai dormi une nuit, les chambrées, les salles d'hôpital, les urnes où mon âme a été cautérisée de tant de chiffres.

Nous trimballions avec nous quelques meubles. A part une commode qui était dans la famille depuis Louis XV, et quelques autres objets pillés en Chine par un grand-oncle, toutes les choses familiales venaient de magasins sans fond où on les avait prises au hasard entre mille.

Ces choses n'avaient pas d'âme. A peine après un long usage commençaient-elles à se frotter, à s'imprégner de notre air particulier. Mais elles étaient périssables, s'usaient promptement et disparaissaient de notre vie avant qu'elles aient pu s'y assimiler. Pourquoi en était-il ainsi ? Je ne concevais guère la décré-

pitude de l'œuvre des hommes qui vivent en ces temps-ci. Pourtant parfois je devais entendre des vieillards prononcer l'anathème contre tout ce qui se défait. Il y a encore quelques années, avant de mourir, mon grand-père se lamentait de la fatalité qui rapidement faisait de son métier d'imprimeur un malhonnête tour de passe-passe, une tromperie effrontée. Une eau pitoyable coulait de ses yeux, tandis qu'il regardait ses machines contraintes par la coalition de forces mauvaises à transformer la riche matière en cette poignée de poudre éphémère « qu'ils appellent un livre maintenant ».

Mais ces réflexions ne pouvaient me frapper. Et au contraire je m'épouvante en songeant que pendant vingt ans, jusqu'hier, j'ai vécu dans une monstrueuse sécurité, admirant tout ce qu'exhibe la prostitution, l'insultant trompe-l'œil, le fainéant illusionisme.

Pourtant j'éprouvais une sorte de gêne vague, dont le souvenir m'est revenu récemment.

Un objet, un meuble, ne peut être viable et durable que s'il naît à la manière des hommes. Il doit être conçu comme un enfant. Il faut

qu'un artisan, rassemblant diverses pièces de bois, en conçoive la figure particulière, unique, comme un homme pressant une femme envisage l'être déterminé de celui qui va venir, et sa pensée va frapper dans les limbes une âme singulière. Un meuble ne peut prendre de personnalité que dans ce long face-à-face d'un fragment de la matière et de l'âme du créateur. L'argile ne peut prendre forme qu'aux mains du Dieu personnel.

Je ne peux concevoir la vie que sous la forme individuelle : l'étincelle ne peut se propager que d'une monade à une autre. Je m'émeus d'un fragment de carton au milieu d'un tableau de Picasso, parce qu'il a reçu figure humaine, parce qu'il est ramené à la mesure émouvante de l'humain. Ce petit morceau du monde pris au hasard n'est pas tout de même intact; on l'a découpé avec des ciseaux. J'aime savoir que le monde est mordu par notre fer.

Enfin je ne me rendais pas compte que je vivais parmi les cadavres tirés d'une fausse commune. Je m'asseyais avec complaisance dans les fauteuils de ma mère sans savoir qu'ils étaient faits de faux ossements fabriqués en gros à l'imitation d'un squelette dont le bois

avait été plein de sève et l'étoffe fraîche comme une jeune feuille, deux cents ans plus tôt.

Cette pacotille destinée à un troc abstrait contre une monnaie de papier, s'était façonné cahin-caha comme en un enchaînement de hasards (quand on regarde un « produit manufacturé » on est tenté de croire au hasard, cette chose absurde et inimaginable), en passant par des mains diverses et qui s'ignorent et par les rouages inhumains, sourdement hostiles de plusieurs machines.

Et quelle différence y avait-il entre les bras faits de muscles, de nerfs, d'un peu d'âme et les organes du métal, d'huile, qui s'animent à distance, comme sous le fouet d'un garde chiourme, selon la décision abstraite d'un ingénieur qui a fixé sur l'épure leur destinée avaricieuse ?

La différence est mince: peut-être du côté humain les derniers soubresauts d'une révolte lasse contre une monotonie mystérieuse, inouïe, qu'on n'ose même plus dire inhumaine, qui gagne tout irrésistiblement. Même plus inhumaine, car voici que l'âme, incompréhensible à nos pères, de la machine s'impose à nous par une séduction monstrueuse; j'ai vu des hom-

mes se pencher avec amour et sans crainte sur la passion étrange qui anime un moteur. De quelle étoile nouvelle, bien éloignée de celle d'où viennent nos âmes, accourt l'âme qui étouffe d'ardeur dans les cylindres ?

Je souffre de ce qui meurt autour de moi, mon sentiment me retient encore attaché à une forme ancienne de la vie que j'ai manqué croire éternelle, et déjà dans mon enfance je pâtissais d'une certaine pénurie. Cette anecdote en témoigne, où a subsisté un de ces chagrins d'enfant, profonds, perspicaces et à jamais inconnus.

Un jour, petit enfant, je passais devant une vitrine où j'aperçus l'armoire de ma chambre, mon armoire. D'abord j'en fus heureux, sûr que ce ne pouvait être que la mienne et je m'émerveillai de la voir brusquement transportée sous mes yeux. Je crus à un coup de baguette magique. Mais on me dit que ce n'était pas la mienne, que c'était une autre qui était pareille, que je n'avais pas le droit d'y toucher, que je retrouverais la mienne chez moi. Je ne comprenais pas, je ressentais une confuse inquiétude qui me gênait et me faisait pleurer. Chez moi dans ma chambre je contemplais avec angoisse cet objet qui, avais-je

cru, m'était attaché fidèlement et que je craignais maintenant de voir disparaître soudain pour se retrouver sous la main d'un autre enfant. Je m'en écartais avec méfiance.

Mais je ne souffrais guère de cette féroce abstraction de ma vie et ce n'est que maintenant que je ressens le vide qui a creusé mon enfance.

Il s'est trouvé que peu de temps après ma naissance mes grands parents vendirent leur maison de campagne. En sorte que mes étés se sont passés dans des villas qui sont ouvertes à tout venant et ne connaissent que la vie anormale d'une saison. Nous tombions sur tel paysage selon des convenances découvertes dans un indicateur de chemins de fer. Il ne fallait pas s'écarter d'une certaine distance du bureau de mon grand-père, et trouver un village suffisamment truqué pour la satisfaction des citadins.

La campagne, je l'attendais avec patience toute l'année à Paris mais je la quittais avec un regret déchirant. Au moment du départ, j'enjambais les valises pour courir au fond du jardin de rencontre qui m'avait abrité pendant deux mois et je pleurais furtivement.

Et pourtant l'aimais-je ? J'en doute aujourd'hui que je cherche à tracer la limite exacte du monde que peut revendiquer mon âme. Il y avait beaucoup d'application dans mon amour. J'avais reçu tant de coups de coude qui m'enjoignaient d'admirer n'importe quoi. Foncièrement docile, studieux, j'avais pris l'habitude d'aller m'asseoir dans tel site qui d'abord ne me parlait pas et à qui mon attention industrieuse arrivait à arracher une réplique. Depuis un siècle et demi l'admiration de la campagne est un dogme de cette hétéroclite religion moderne, qui remplace les anciennes et qui est faite d'un certain nombre de préjugés esthétiques et sociaux.

Hors de la ville je ne jouissais sincèrement que de l'espace qui s'ouvrait un peu, bien que dans les campagnes de l'Ouest, les seules que je connusse, l'espace est borné par un appareil de haies, de rideaux d'arbres, toutes sortes d'écrans façonnés selon une vue du monde qui apparaît désormais jalouse et mesquine et qui n'est plus que le signe d'un dépérissement trop grave pour qu'enfin n'en meure dans nos esprits le pittoresque.

Mais je suis jamais entré dans l'intimité

de cette campagne. J'ignorais le nom des arbres, des fleurs, des bêtes. Le décor restait abstrait, réduit à une banalité futilement littéraire. Personne pour me faire entrer dans le détail vivant. Ma grand'mère avait oublié ce qui avait rempli son enfance et elle ne savait plus que balbutier la tradition. Ma mère s'y promenait, absente. Mon grand-père y était gêné et la fuyait. Mon père la traversait quelques jours chaque année, le temps de lui jeter une déclaration d'amour qui me trompait par ce ton concret que les Parisiens ont attrapé.

Voici ce qui me reste de huit ans de ma vie. Ces notes sèches et discontinues. Voici toute la jouissance que ma mémoire me laisse de cette première fortune.

Mon sang est passé dans un autre corps et il ne reste aucune trace de sa fraîcheur dans ce petit cadavre mystérieux que j'ai rencontré en revenant sur mes pas. Je n'ai pu arracher son secret à cette figure figée et je suis pas sûr qu'elle ait abritée cette joie lucide qui depuis quelques années est au fond de mon être.

Au regard des astres qui nimbent maintenant ma tête, quel misérable j'étais. Je ne

savais pas lever les yeux. Mais j'étais un petit d'homme, aimant déjà tenacement notre planète. Mes dieux avaient la taille minuscule des images où je les découvrais, tout au plus la taille de mon père. C'étaient des dieux terrestres en chair et en os. C'était les meilleurs, les plus aimables des hommes que je connaissais : Napoléon, St-Jean, St-Joseph, le Bon Dieu barbu.

On m'aurait alors demandé: « Qu'est-ce que le monde ? » certes je ne serais pas resté pantois, et je n'aurais pas été effleuré par l'angoisse de ne pouvoir répondre où me jetterait aujourd'hui une telle question, mais j'aurais récité, avec une ardeur passionnée, le soir. « C'est un champ de bataille où à vingt ans, à la tête de mes marsouins, je chargerai les Anglais pour venger Napoléon ». Telle était ma vision du monde, un attrape-nigauds rudimentaire et bariolé comme une panoplie d'enfant.

Tel j'étais à l'heure de la lampe, mais le matin à mon réveil, dans mon lit tiède, mon premier coup d'œil sur la journée était moins arrogant. Mille petits soucis m'aiguillonnaient. L'institutrice allait paraître avec son lorgnon. Elle me mépriserait de ne pas la comprendre. Or je ne

la comprendrais sûrement pas. Je commençais à sentir l'exigence de la société peser sur moi. Cette laide fille s'était introduite dans le cercle indulgent de ma famille et me demandait des comptes avec un regard vitreux.

Et ma famille complotait avec cette intruse. Le sauvageon sensible et farouche qu'elle avait fait de moi, en couvant ma solitude, elle le jeta brusquement dehors.

A d'autres. Voici le collège, avant le régiment, le métier. Adieu la famille avant de retrouver, vingt ans après, le ménage. On n'en sort pas.

II

CHAPITRE I

DERRIÈRE LA PORTE

En entrant à l'école Saint-Paul à l'âge de huit ans, je retrouvai la peur. Les liens qui chargeaient mon âme étaient déjà complexes. Tous étaient noués par le respect humain. Je ne redoutais plus la menaçante divinité de l'ombre, mais les hommes et ces écrasantes idoles qu'ils forment quand ils sont réunis. J'avais peur des camarades que j'allais trouver: pour m'aiguillonner parce que j'étais tardif, on m'avait souvent comparé aux autres enfants, à ces inconnus, de telle sorte que je m'imaginais plus bas que tous et que je m'attendais à un mépris universel. Et je n'osais même pas imaginer la sévérité des maîtres. Toute cette angoisse était brutalement refoulée par la peur contraire, la peur d'avoir peur, la honte de l'avouer à moi-même et aux miens. Je n'étais vraiment rien que ce qu'on m'avait fait. Ce qu'on avait mis en moi je n'avais pas encore

su le faire mien. Mes parents offraient à l'encan un petit esclave.

Je n'étais jamais sorti de ma famille. Je ne m'étais jamais trouvé pendant plusieurs heures à plus de trente mètres de ma mère et de ma grand'mère. Je n'avais connu que Victor, le petit cosaque, ou mes cousines de loin en loin. Après tant de caresses fades et trompeuses, ce geste brusque: au Collège.

Pas méchant le Collège, du reste : je songe aux malédictions que les hommes du dernier siècle ont lancée contre leurs geôles. Tout cela est fini. Je n'ai pas été pensionnaire; pendant les premiers temps je sortais à quatre heures et l'École Saint-Paul était à deux pas de chez moi. C'était un élégant hôtel ; nos classes, les clairs appartements d'un roi napoléonien; nos cours, petites mais plutôt parce que c'est l'échelle des choses françaises ; nos maîtres, affables voire respectueux.

Et pourtant pendant un an, peut-être deux ans, j'ai vécu là un cauchemar. La peur de ma petite enfance me reprenait, cette peur méprisée par les miens et fomentée par eux. En récréation, je ne jouais pas par crainte de montrer ma maladresse. En classe me lever et

répondre à une question était un supplice. Je n'avais pas de camarades. On m'ignorait. Je dissimulais mon corps sous une porte ou parmi quelques enfants qui étaient nouveaux-venus, encore liés par les tendres pratiques de leur famille.

En dépit des courbatures que l'angoisse infligeait à mon esprit, il avait une lucidité intermittente. Je revenais sans cesse à quelques sentiments fixes. Très bas sous les yeux de mon professeur j'amassais contre lui une haine douloureuse. Je me réfugiais dans la robe de l'aumônier comme dans celle de ma mère. Je détestais un Mexicain de quatre ans plus âgé que nous qui menait la classe avec brutalité. J'admirais tendrement son favori, un créole joli et pétulant encore plus tyrannique que le tyran.

J'aurais voulu me coucher devant ces deux-là et ceux qui les suivaient mais je n'osais les approcher. Une complicité me retenait près des poltrons et des fainéants. Je n'étais pas paresseux, j'étais stupide. Il me semblait que je ne reviendrais jamais de mon étonnement.

Je ne connaissais pas les coutumes. Je m'en tenais aux principes que je me représentais

sous la figure la plus simple et la plus frustre. Au réfectoire le Mexicain lâcha un gros mot dont l'énormité provoqua l'émerveillement et l'épouvante de mes camarades et mon indignation. Soudain je fus soulevé par la force, je m'érigeai responsable, le silence impossible fut rompu. Je me levai et solennellement j'allai me planter devant le pion. J'étais bouleversé, je fus maladroit. « Monsieur Santiago a dit... » Le bonhomme fut avant tout scandalisé de la crudité de mon rapport. Il me rabroua, puis punit Santiago qui niait effrontément, soutenu par tous les siens. J'étais ahuri de leur audace, je le fus bien plus des conséquences de mon acte. A peine fûmes-nous dans la cour que la clameur me voua à un nombre infini de coups de «cache-nez tressé». On attendit deux jours pour exécuter à loisir la loi de Lynch. Je fus saisi dans un coin et roué, trépigné.

J'étais écrasé par l'unanimité de la réprobation. C'est que pour défendre une vertu je n'avais pu faire autrement que d'insulter à une autre et j'avais ignoré la solidarité qui protège les hommes contre les lois.

Ma mère m'avait acheté un cache-nez rouge. La couleur m'avait ravi et j'en étais fier. J'ar-

rive au collège. Un galopin me montre du doigt. Tout de suite je me vautre, je me prosterne devant le jugement d'un homme. A l'injonction de ce petit doigt qui s'était abattu machinalement à n'importe quelle menace de singularité, comme un signal sur une voie ferrée, me voilà persuadé que ce cache-nez est laid, que son éclat dénonce la laideur de tout ce qui me touche. Toute la suite de l'histoire s'efface devant ce premier trait qui atteint au comble de l'ignominie. Je me suis désolé tout un jour, me reniant, enviant ces enfants heureux d'être tous pareils et de se rouler dans une certitude commune. Le soir je me plaignis rageusement à ma mère, je refusai de remettre cet oripeau. Je désobéis à l'ordre de le garder, j'eus plus d'une ruse misérable pour m'en débarrasser: le cachant dans l'escalier, le fourrant au fond de mon sac ou sous mon gilet.

Mais voici quelle fut l'obsession qui domina ces deux ans. Je craignais de rester tard au collège le soir. Je voulais m'en aller à quatre heures et faire mes devoirs à la maison. Ce fut d'abord le régime qu'on m'accorda pour m'acclimater. Mais au bout de quelques mois je fus averti par mon père que désormais je

resterais jusqu'à six heures. Ces deux heures supplémentaires m'épouvantaient. Je me voyais dans l'étude triste et abandonnée, au milieu des pensionnaires. Ceux-ci étaient des forçats misérables et cyniques, qui supportaient leur châtiment avec la rudesse que donne la méchanceté.

Mais par honte je ne suppliais pas ouvertement ma mère. Je ne songeais même pas à m'adresser à mon père. Je me pliais silencieusement avec une lâcheté lente à la décision qui fut prise à Pâques.

La première journée avançait. Je voyais se rapprocher l'heure de mon nouveau supplice. Tout d'un coup une idée me traversa: si je me sauvais ? A la porte on ne me remarquerait pas, je feindrais de sortir avec un domestique, je courrais jusque chez ma mère et tout ce que mon acte représentait à mes yeux de désespéré, car je n'avais jamais fait deux pas dans la rue sans être accompagné, lui ferait sentir la trop grande dureté de l'épreuve qu'elle m'imposait. Mais cet éveil inattendu de mon audace me laissait incrédule ; le danger d'être seul dans la rue m'inquiétait beaucoup plus que la punition que je m'assurais d'esquiver: j'avais

confiance dans l'éloquence de mon acte, je comptais sur un coup de théâtre dans le cœur de la mère. Les obstacles grossissaient. Chacun allait me deviner. Le portier me remarquerait et me forcerait à une retraite ridicule sous les yeux de la foule qui sortait. Je serais rencontré dans la rue. Et les voleurs d'enfants. Notre concierge courrait après moi dans l'escalier. Je m'étais moqué de moi-même en supposant que je ferais pareille folie.

Je trouvai une certaine tranquillité dans la certitude que je ne bougerais pas.

Mais brusquement quelques minutes avant quatre heures, il y a en moi un complot qui se démasque, des substitions de personnes, et je ne suis plus que le lieu que traverse une action irrésistible. Dès la fin de la classe je m'élance dehors et dans la cohue des heureux, je me serre avec une tendresse véritable contre une grosse gouvernante allemande qui emmène une troupe de gamins et je passe sans alarme. Alors je commence à sentir la gravité de mon acte. Je me dépêche dans la rue, à moitié pleurant, mais lucide; par exemple je ne cours pas trop fort pour tranquilliser les sergents de ville.

Universitas
BIBLIOTHECA

A la maison je crois trouver ma mère, elle n'y est pas. Tout mon plan en est renversé et me voilà stupide. Que va-t-il se passer ? A l'attendre, ma certitude de la gagner s'ébranle. Je m'efforce vainement de travailler. J'épie à la porte de l'antichambre.

Elle arrive à six heures et demie, affolée. Elle avait été au collège pour me faire plaisir et me consoler plus vite. On m'avait cherché partout.

Ici prend le pas la passion inquiète et déréglée de nos mères. Envahie par les craintes les plus vaines, m'imaginant facilement perdu ou tué, elle était revenu chez elle, prête à tout apprendre.

Mais à peine fut-elle sur moi, tremblante d'amour, qu'elle s'arracha de mes bras qui déjà la pressaient habilement, pour s'abandonner à la colère. Elle m'en voulut de lui avoir fait mal. Avec la rigueur épuisante qui s'empare parfois du discours dans ces moments d'apparent désordre, elle traita ensuite de la gravité de mon acte à l'égard de mon père, de mes maîtres, de mes grands-parents, de moi-même. J'avais désobéi sciemment, avec une audace inouïe, et un mépris des plus diverses

autorités, qui méritait un introuvable châtiment. Mon acte rendait illusoire toute la confiance que ma famille avait mis dans tant de personnes imposantes, la discipline ecclésiastique, les murs si rassurants. Un censeur, un directeur, un surveillant général, toute une hiérarchie de pions avait été mise en échec par un bambin qui avait coiffé sa casquette, enfilé son pardessus et pris la porte. J'aurais aussi gravement attenté à la vénérable quiétude de mes grands-parents si renonçant à me surcharger de la honte que m'aurait valu sa dénonciation, elle ne préférait leur taire mon crime. Enfin un tel écart de conduite engageait à tout craindre de mon avenir.

J'étais attéré. Roulé par ce flot de paroles, je m'abandonnais au désespoir. J'étais perdu à jamais. Je me sentais marqué par la fatalité du crime. Brusquement l'abominable profondeur que j'avais aperçue lors du meurtre de Bigarette se rouvrait.

CHAPITRE II

LES FAIRE JOUER

Quelle force étrange naquit plus tard. Un autre m'avait envahi. L'âme d'un héros s'était logée pour quelque temps dans mon corps. Mon intelligence florissait. J'apprenais tout. Je retenais tout. Et j'étais sage; j'étais maître de ma langue, de mes mains, de mes yeux. J'en imposais d'emblée à tout le monde. Sans que j'y songeasse, chacun était persuadé de ma puissance. Les enfants regardaient mon enfance avec respect; deux ou trois recherchaient avec curiosité le secret de mon excellence. Pour moi je jouais. La classe était un jeu. Je récitais mes leçons en pensant à toutes les autres que j'apprendrais aussi aisément que celle-là. On annonçait que mon devoir avait la meilleure note. Je tenais mes bras parfaitement croisés. Mais la récréation était enfin mon entrée dans la vie.

On nous accordait une heure et demie pour

jouer chaque jour. Entre la maison et le collège, je humais un peu d'air, puis pour deux heures je me laissais enfermer dans une classe qui était spacieuse et claire. Pourtant ces murs nus, dénués. Nous étions vingt enfants tièdes dans ce cube blanc. Les fenêtres avaient les vitres dépolies d'une serre. Il y avait une autre fenêtre: le trou du tableau noir ouvert sur l'infini. Mais notre professeur était un geôlier, né dans la prison, et qui n'apprend pas aux enfants des prisonniers qu'il y a un autre monde.

Après deux heures de classe, à 10 h. 5 nous nous élancions en hurlant à pleine gorge. Notre émeute se brisait dans une cour carrée et abstraite comme la classe. Nous acclamions parfois si violemment l'air extérieur que le surveillant, ressentant notre protestation, sifflait pour nous remettre en rang. Domptés à un nouveau coup de sifflet, nous recevions la liberté avec moins de sensibilité. Mais à 10 h. 10 une sonnerie électrique se faisait entendre. A 10 h. 1/4 tout était fini. Et pour que l'anarchie qui est horrible comme l'agonie ne régnât pas dans les couloirs on nous avait appris à marcher demi-morts, nous tournant le dos les uns aux autres, muets, les bras

longs. Les villes sont des campements où règne une discipline qui casse bras et jambes. A 1 h. 1/4 après le déjeuner c'était le moment où la journée s'entr'ouvrait. Pendant trois quarts d'heure nous pouvions nous démener. A trois heures moins le quart, nous avions encore cinq ou dix minutes. A quatre heures et demie, je rentrais chez moi et restais enfermé jusqu'au lendemain matin.

Les récréations étaient pour moi de bienheureuses divagations. Je me jetais avec rage dans l'oubli et la négation du reste du temps. Je courais, je hurlais, je m'agitais en forcené. J'interpellais mes camarades sans raison, pour le plaisir de prononcer leur nom. Je me jetais sur eux en riant et les bousculais pour sentir leur présence. Je tâtais avec plaisir l'ardeur de ma figure. Je répétais des mots grossiers. Mais je voulais que tout le monde prît part à ma joie; je ne pouvais m'en contenter seul, et elle me paraissait insuffisante si elle ne se grossissait pas de celle des autres.

Aussitôt à midi un quart, que nous étions lâchés, je me jetais sur les enfants. Il ne fallait pas perdre une minute. Je faisais désigner un autre chef avec qui je partageais les camps.

Par des plaisanteries, des cajoleries ou des insultes, je les obligeais à accepter nos choix, mon choix.

Les inimitiés, les complaisances se déclaraient avec la brutalité de l'enfance. On intrigait autour de moi. Tantôt je m'exaltais, je me détachais de tout parti, et je choisissais d'abord les plus forts et les plus habiles, pour rendre hommage à ce que je leur enviais, ensuite les plus faibles parce qu'il y en avait parmi eux qui étaient les plus dévoués et pour m'épargner le malaise de les voir souffrir. Je m'en réservais même un ou deux qui étaient lâches et méprisés de tous, afin de satisfaire une secrète curiosité et d'user ma générosité.

D'autres fois, je m'abandonnais aux influences. Je préférais ceux qui me plaisaient dans le moment, sans savoir s'ils me seraient utiles pour vaincre ou s'ils m'aimaient, ne me souciant pas des raisons de ma faveur. Alors je sentais ma liberté. Et je faisais tête avec empressement aux mécontents pour qui le jeu était comme pour moi de faire jouer les autres. Ils s'en allaient bouder dans un coin de la cour. Je leur jetais un semblant de mépris, mais je n'ai jamais pu attendre la fin de la récréation sans

m'approcher d'eux et m'en faire aimer à nouveau.

Enfin après une discussion qui dévorait dix minutes, soudain nous poussions un grand cri et chaque camp s'élançait vers un bout de la cour. Le jeu commençait. J'exultais de bonheur.

Pourtant j'étais maladroit et faible. Mais pour mener les jeux, étouffer les disputes qui les interrompaient sans cesse, la ruse pouvait suffire à moins que je ne m'en lassasse. Parfois la furie me tenait lieu de force. Elle parvenait rarement du reste à m'arracher entièrement à moi-même. Je me mettais devant un fort, au moment où il arrivait sur moi, je fléchissais et je me dérobais pour ne pas être renversé, me sentant léger, impondérable devant la rigueur de son choc. Et quand je me surprenais un instant après les bras encore tendus, vain, ridicule, menteur, je souffrais de n'avoir pu que carricaturer le geste fier que j'avais rêvé.

Voici le mieux qui pouvait m'arriver: sentant mes muscles se relâcher, je crispais une posture d'énergie pour rester sur place, plier et rouler dans les jambes de l'ennemi qui passait

sur moi comme un héros. Presque toujours mon imagination jamais découragée réparait ces malheurs. J'étais encore par terre que je me figurais déjà plus heureux dans l'occasion suivante. Et échauffé par mon prochain succès, je commentais mon échec avec une bonne humeur qui entretenait les indulgentes dispositions de mes partenaires. M'étant vingt fois gaillardement tiré d'affaires ridicules, j'y gagnais beaucoup d'assurance. Je ne craignais rien en esprit.

Pourtant ces nuances de la valeur n'échappent jamais aux yeux des enfants. Je ne cherchais pas à dissimuler ma faiblesse.

Je ne m'étais jamais battu. Je n'avais jamais prouvé la supériorité de mon poing.

Mais les hommes se soumettent volontiers à l'esprit, à tous ses simulacres, à la ruse. J'avais toujours à la bouche des exhortations ardentes. J'avais la passion du bien public : je voulais voir autour de moi tous les êtres vivre dans une harmonie dont mon âme fût satisfaite. J'étais exalté par l'éloquence des prêtres. J'adorais, je désirais furieusement l'image de bonheur qu'ils peignaient sous le nom de vertu. Je jurais de ne pas me priver de telles joies. Pour

m'en faciliter l'accès, j'exigeais des autres qu'ils se rangeassent en ordre. Je les gourmandais, je les caressais. J'étais autour d'eux entre eux, devant eux, je les entraînais dans la voie où je voyais le paradis.

Certains bouillonnaient comme moi. Nous nous heurtions indirectement dans le tumulte, par les groupes que nous manœuvrions. La masse se divisait, oscillait entre nous. Mais je savais me persuader d'amour pour les autres afin qu'ils m'aimassent. Plein de mon désir, de moi-même j'aimais dans les autres des amoureux de ma personne. Je me jetais irrésistiblement à la tête de chacun. Je me sentais capable d'aimer différemment vingt compagnons pour en être chéri de vingt façons. Enfin grossi de toute ma troupe, je faisais peur à quelques récalcitrants. C'est ainsi que ma gloire coexistait à ma faiblesse.

Je me serais jugé entièrement maître de la situation sans un petit groupe qui ne prenait pas part à mon jeu. Ils me gênaient et m'excitaient bien plus par leur indépendance et leur hostilité que les autres par leur facilité à suivre n'importe qui. L'existence de ceux-là me troublait. J'éprouvais, en pensant à eux, de

la colère, de la peur, l'impression qu'ils mettaient en danger quelque chose qui m'était cher, la légitimité de notre joie. Je songeais à la nécessité d'anéantir leur influence sur les autres, sur moi.

C'était deux bons élèves qui restaient toujours dans un coin de la cour, ils méprisaient le jeu. Ils marchaient de long en large les mains derrière le dos, parlant sagement des devoirs, se racontant des histoires, satisfaits quand l'heure de rentrer à l'étude sonnait. Ils portaient des croix. On les sentait paisiblement maîtres d'eux-mêmes. De leur coin ils nous regardaient gesticuler, nous empoigner, nous renverser; ils entendaient nos hurlements incessants. Notre folie, notre sottise, notre vulgarité leur paraissait évidente. Et ils soignaient de plus en plus leur attitude, choisissaient leurs mots, saluaient les pions avec qui ils étaient d'accord pour nous condamner.

En dépit de mon furieux abandon au jeu, j'étais sensible à chaque minute à ce jugement. Je ne le trouvais pas injuste. La passion que j'ai, pour moi-même n'étais pas assez généreuse pour me faire prendre parti pour n'importe quel de mes personnages contre

n'importe qui. Mes amis et mes ennemis ont toujours trouvé quelqu'un en moi prêt à me trahir.

Je devinais que le drame secret de ma faiblesse était percé à jour. On voyait que mes efforts ne composaient qu'une parodie de la force. Et mes camarades étaient grossiers, injustes, absurdes. Sans cesse le jeu était rompu par des disputes où le mensonge effronté, l'insulte et le coup de poing allaient leur train. Mais jamais nous ne nous battions car le pion accourait et nous séparait comme une vieille demoiselle empêche son chien de faire l'amour. Il résultait de cette impossibilité d'en venir aux coups des habitudes de vantardise, le verbalisme, un énervement de notre honnêteté.

Je sentais tous ces inconvénients. Mais souvent j'étais heureux que mes tentatives pour les corriger ajoutassent encore à la confusion et à la divine imperfection des choses. Alors je me jetais sur ces sages et je les exhortais à se joindre à nous. Mais la vivacité me rendait maladroit. Mes raisonnements, mes transports d'amoureuse persuasion se coupaient des plus blessantes invectives.

Deux ou trois comparses se joignaient à nos

deux saints et les singeaient. Un jour j'abandonnai brusquement la partie de barres pour courir vers l'un d'eux et lui intimer ma conviction que j'étais dans le vrai et lui dans le faux. Je tombai sur lui avec tant d'entrain que ce grand dadais, dont du reste les mœurs se sont gâtées plus tard, s'étala de tout son long. Je le relevai en riant et comme les petits philosophes me sermonnaient aigrement, je voulus à moitié riant, à moitié interloqué leur expliquer que j'avais à peine effleuré ce mannequin branlant. Me retournant vers lui, pour me justifier je simulai le geste dont la légèreté avait eu raison de son équilibre, et voilà de nouveau le bonhomme par terre. Sa rechute me décida à rire à outrance et de sa mine piteuse et de la rage de mes contempteurs.

Cet incident marqua un nouveau pas dans nos rapports. La passion se déclara de part et d'autre. Personne ne se contint plus. L'un des deux péripatéticiens fut jeté par sa haine contre moi hors de ses habitudes. Il quitta le coin de la cour qu'il s'était approprié et où on ne se risquait à le déranger que quand j'y entraînais un groupe. Il se répandit parmi ceux qui étaient le moins soumis à mon influence. Il

réveilla les amours-propres, il parla d'indépendance. On ouvrit les yeux sur la faiblesse de mon gouvernement. On murmura contre mes favoris. On me reprocha les dissensions que je n'aimais pas calmer trop vite. On s'enhardit en songeant à l'inefficacité de mon poing.

Je percevais ces premiers mouvements, mais je restais d'abord passif. Il fallut pour me secouer que je rencontrasse des difficultés certaines, une résistance nettement sous-entendue. Tout l'effort des conspirateurs se portait sur le partage des camps au début du jeu. On murmura contre mes choix. Ceux qui étaient lésés se révoltaient bruyamment; ceux que je préférais demeuraient insensibles à mes avances.

Je fus sauvé par mon indifférence. Je ne tenais à rien de ce qu'on voulait m'enlever. J'aimais décidément pour eux-mêmes les plaisirs que ne faisait qu'augmenter ma main-mise sur ceux des autres. J'étais trop généreusement abandonné à ma joie du jour pour songer à celle du lendemain. J'étais sûr de retenir en moi la source de mon contentement. Le monde se dérobait à moi-même, mais pas aussi vite que je ne l'effaçais de ma vue. En classe, dans la cour j'adoptais une réserve dont les raffine-

ments me délectèrent. Peu à peu je me désistais discrètement de mes privilèges. En même temps j'employais mon soin secret à renforcer mes droits. Je travaillais avec un zèle qui emportait tout, je me souciais de mon excellence dans ses moindres détails. Par exemple j'apprenais mes leçons en avance même avant qu'elles fussent indiquées. J'atteignis à une facilité qui m'étonnait doucement, je vivais dans un agréable vertige. En rentrant chez moi, je ne me permettais de goûter qu'après avoir achevé mes devoirs, ce qui était fait avec une rapidité qui ne manquait pas d'éveiller ma méfiance. Aussi je les reprenais mot à mot, je les recopiais avec une application ascétique. Ma tenue devenait parfaite jusqu'à être inhumaine. Mes professeurs s'ébaubissaient. J'étais premier une fois pour toutes.

Tant de grandeur désarma les malveillants. Mon ennemi, mon rival malheureux, qui me suivait de loin, se décida à profiter de ma gloire. Il m'offrit la paix et une amitié hautaine qui nous rapprochait dans un commun dédain pour tout le reste de nos camarades.

Mais maintenant les joies de la sainteté me souriaient plus que le prestige du héros. Je fus

à nouveau roi, mais modestement comme St. Louis, regrettant toujours mon oratoire. J'exerçais dès lors principalement une action religieuse.

Pour entretenir la vie spirituelle parmi nous, un aumônier avait institué des mentors. Il engageait les enfants les plus faibles à s'appuyer sur les plus forts, à les fréquenter pour se fortifier de leur exemple et s'exalter par l'émulation.

Je fus particulièrement sollicité. Quelle belle invention avait faite cet aumônier! Quelle découverte étonnante pour mon âge il me procura là! Je connus un nouveau, un grave plaisir. De jeunes cervelles venaient se mettre sous ma main. Avec une émotion sérieuse, je leur imposais mes idées.

Mais je ne m'abandonnais plus longtemps à moi-même. En se confiant à moi, les autres me montrèrent que leur âme était personnelle et peut-être aussi intéressante que la mienne. Tout d'un coup l'orgueil de connaître balaya toute vanité. Je vécus dans les autres. Je réfléchissais de longs moments sur les moyens de corriger un défaut chez l'un de mes disciples. Je m'angoissais au spectacle de ses efforts

pitoyables pour s'arracher à la paresse. J'épiais l'instant psychologique où un mot de moi pouvait être décisif.

Je m'enivrais de l'ampleur croissante de ma vie. Je me sentais dominé par l'idée que les autres se faisaient de moi et par tout ce qu'ils en attendaient. Je devenais public, j'étais ouvert à tous, chacun puisait en moi. Je ne m'appartenais plus. J'en tirais beaucoup d'orgueil et je ne songeais pas d'abord à m'en lasser ou à m'en inquiéter. J'étais émerveillé par les nouveaux pas que je faisais chaque jour. Depuis ce temps, j'ai été ailleurs et j'ai oublié les secrets du pouvoir. Et pourtant quel sport plus complet, quelle plus haute règle d'hygiène que cette action qu'un homme peut déployer dans les destinées d'autres hommes ? Celui-là seul a vécu qui a su conjuguer les puissances de l'amour et de l'autorité. Il ne soupçonne rien des secrets de la création celui qui n'a jamais évolué à cet étage de la vie où la force qui, sourd dans un homme, déborde tout égoïsme et fait de tous ses gestes, de toutes ses pensées, les rites d'un amour efficace, d'une inévitable charité pour les autres hommes.

Qui d'abord sentit la fatigue ? Moi ou mes camarades ? Elle me pénétrait lentement sans que je songeasse à me l'avouer, quand une nouvelle défaveur m'engagea à mieux sentir les motifs de mon dégoût.

Je tenais peu à garder la première place; aussitôt qu'on vint à nouveau m'y inquiéter, je l'abandonnai, sans esprit de retour.

Un rival s'était levé, médiocre en classe mais dans la cour entreprenant, uniquement occupé du succès et sûr d'en être pleinement assouvi. Il usa de l'avantage qu'il avait sur moi; il avait les poings lourds.

Et moi je ne voulus pas jouer de l'esprit pour balancer sa chance. Ses ruses étaient grossières, j'aurais pu me donner la peine d'en trouver le ressort. Au contraire, je me découvris tout de suite et m'abandonnai au plus grand péril: je le défiai personnellement. Mon audace qui n'était que de l'indifférence, le démonta un instant. Il se déroba. Pendant un temps nous manœuvrâmes. Je déployais nonchalamment ma troupe devant la sienne qui grossissait.

Mais passée ma première ardeur, l'attente me faisait craindre les coups auxquels je

m'étais d'abord offert. Les fautes que je multipliais me valaient des reproches qui me faisaient douter de moi, je me demandais s'il ne fallait pas attribuer à la faiblesse ce qui d'abord m'avait paru une magnifique lassitude. J'étais tenté de renverser ma conduite et de rattraper le temps perdu. Mais je n'en fis rien, sentant la pente dévaler sous mes pas. Des deux côtés on s'impatientait. Les enfants étaient las de s'insulter et de se menacer. A force de se faire peur les uns aux autres ils s'énervaient. Une malice inattendue se glissa dans les rangs. Dans les deux camps on se retourna contre le chef et on dénonça le mensonge de sa conduite: il excitait les autres à se risquer mais ne semblait pas pressé de combattre lui-même. Il fallait que cela changeât et qu'on sût enfin de quoi il était capable. On nous jeta l'un sur l'autre.

J'eus un moment d'émoi énorme. Et puis désespérément je me mis à taper. Dans mon inexpérience, je ne m'employais guère à parer les coups qu'on me portait. Nullement endurci je fus vite douloureux.

Mais je jouissais avec une fureur aveugle d'être dans une action et d'être sûr d'aller

jusqu'au bout. Cela dura assez longtemps. Les révoltés avaient pris leurs précautions, ils s'étaient déclarés le jour du renouvellement de la première communion. A cette occasion nous avions la licence de courir par tout le collège. Nous donnions notre séance dans la cave où aucune police ne pouvait venir nous troubler.

Au bout de cinq minutes, je tombais parmi les hurlements de joie, marmottant que j'allais me relever, et que ce n'était pas fini.

Mais mon vainqueur partit triompher ailleurs. Je me relevais parmi quelques sympathies narquoises, on regardait mon pantalon souillé.

CHAPITRE III

DIEU

Je n'ai jamais pu penser à Dieu, je ne l'ai jamais approché. Quand j'entrai dans cette disgrâce qui était aussi la retraite désirée, je me tournai vers lui, mais ce fut par une démarche apprise. J'étais désireux de découvrir cet être dont on me parlait tant. Ma curiosité était éveillée par les descriptions du bonheur mystique que je trouvais dans la vie des Saints. L'extraordinaire de leur existence, le miracle de volonté par quoi ils se débarrassaient d'une médiocrité quotidienne et surtout de l'ignominieuse torpeur des heures qui suivent le déjeuner, tout cela séduisait mon imagination. Certes j'étais plutôt frappé par le côté héroïque et glorieux de la Sainteté mais je voulais aussi savoir ce qu'était l'extase. J'ambitionnais d'exercer le pouvoir magique de la prière et à la Chapelle souvent je m'acharnais à évoquer Dieu à force d'attention. Je pensais

chaque mot de mes oraisons avec une grande force et j'attendais de cette application intellectuelle la soudaine irruption des délices dans mon cœur. J'aurais été plus dilettante à dix ans qu'à vingt-cinq.

Par ailleurs j'ai toujours eu une sorte de goût bourgeois pour ce qu'il y a de propret dans la vertu. A mes heures j'étais plus bourgeois que mon grand-père et je détestais le péché comme un pli à une conduite unie. A ces moments-là mon idéal de la sainteté se confondait avec ce chef-d'œuvre de mécanique qu'a décrit Jules Verne dans son « Tour du Monde »; j'aurais voulu être rigoureux et inévitable comme Philéas Fog.

Je ne sentais que les joies sociales de la religion. C'était du reste tout ce qu'on m'en montrait. La piété de ma grand'mère, de mes maîtres n'était point désintéressée. On me disait: « Prie, aime Dieu, pour être bon. Sois bon ». — Mais on ne m'exhortait guère à l'amour pour ses vertus propres. Parfois un prêtre faisait un effort pour soulever quelques-unes de nos âmes. Alors je souffrais de ne savoir forcer cette initiation et me faire admettre sur ce plan d'élection. De quelque façon que

je me tournasse, je ne sortais pas de la curiosité intellectuelle. Je souffrais de l'absence d'amour comme de l'impossibilité de trouver à un problème sa solution. Et certes ceux que comble leur sentimentalité ne doivent point diminuer les tourments de l'esprit. Mais je suis disposé à honorer ce que je ne connais pas et c'est en m'humiliant que j'avoue ici que j'ai ignoré l'amour de Dieu.

Je concevais mes limites mais je m'efforçais de les reculer. Je ne me contentais pas de ces soins, qui seuls étaient en moi vivants et efficaces et que je mettais à être parfait selon les hommes. Je m'acharnais à élargir ma nature et à vivre selon un mode moins terre-à-terre. C'était en vain. Abandonné à moi-même je ne sus pas m'élever.

Et la seule émotion religieuse que j'ai connue m'est venue d'un sentiment tout autre que ceux que je cherchais. Un soir ma mère entra en larmes dans ma chambre. Depuis une semaine mon jeune frère, un bambin de quelques mois, était dans un état voisin de l'agonie. Ma mère m'embrassa brutalement: « Ton frère va mourir. Il n'y a plus d'espoir que dans le Bon Dieu. Prie-le. Tes prières peuvent le sauver. Prie. La

vie de ton frère dépend de toi ». Et elle repartit en me criant encore: « Prie, prie ».

La terreur panique m'avait envahi d'un seul coup. Je me ruai au pied de mon lit et avec des sanglots et des efforts de tout mon corps, je poussais vers le Bon Dieu de Murillo qui était reproduit dans ma ruelle une prière dont le pouvoir soudain m'étonna. Étais-je ému de tendresse pour mon frère ou plutôt ma prière ne devenait-elle pas brusquement agile parce que j'avais quelque chose à demander à Dieu et qu'alors je retrouvais la source primitive de la supplication ?

En tous cas, j'étais ravi par la vivacité des paroles qui sortaient de ma bouche et que j'écoutais avec avidité. Quel transport! d'un seul coup de talon je me détachais de toute la lourdeur. Les obstacles, les murs, tous les menus objets qui d'habitude harcelaient et dispersaient mon attention, tout était aboli.

Pendant un quart d'heure, je me soutins à l'extrême pointe de moi-même, selon la parole. Et quand je redescendis, ce ne fut pas une déception.

Je restais plein de cette nouveauté pendant quelque temps.

Mais bientôt je ne pensai plus qu'à autre chose.

CHAPITRE IV

ICI COMMENCE UNE AUTRE HISTOIRE

Vers douze ans j'entrai dans le monde intermédiaire de la puberté. Période longue, hasardeuse, inexorable.

Auparavant il y avait eu des incidents bizarres qui émergent incompréhensibles du néant. Opprimé par la solitude, c'était pour moi un délice comme pour nul autre d'avoir des camarades, d'être avec mes semblables, de rire, de parler à tort et à travers. Mais je ne me satisfaisais pas de ces effusions. Des enfants aimaient à se distinguer des autres. Ils formaient des groupes aussi étroits que possible, ou ils allaient deux par deux. Ils se donnaient du prix au regard des autres en marquant qu'ils ne pouvaient se satisfaire de n'importe qui, mais qu'ils suffisaient à celui-là qui leur paraissait le meilleur ou le plus agréable. Le commerce de deux égoïstes est le régime le plus clément à leur passion. Ils s'enferment

dans une serre chaude où chacun cultive ce qui n'est pas l'autre et ils poussent leur différence aux plus étranges nuances. Du reste il faut bientôt s'en aller de ce lieu clos car l'atmosphère tiédit insidieusement et à l'action exaltante du contraste succèdent les périls médiocres de la promiscuité.

Je fus émerveillé par la découverte de ces liaisons féroces qui n'ont que par instants quelque chose de commun avec l'amitié, échange de charité patient, minutieux, subtil, désespéré.

Je me déversais d'un seul coup dans mon camarade et je l'écoutais avidement parce que chacune de ces confidences était un terme de comparaison avec ce que je faisais, disais, pensais. Mais ces dons plus déterminés ne me suffisaient pas encore.

Décidément ma vie était plus large que moi-même. Elle chantait, se réjouissait, se louait dans les autres. Je passais alternativement de l'un à tous et de tous à un autre. J'étais brusque, un élan vaste m'emportait hors de moi.

C'était un garcon avec qui je n'étais pas lié.

Je le dédaignais à cause de la médiocrité de son intelligence et de sa laideur. Nous sommes restés les meilleurs camarades du monde. Il a fait bravement la guerre. Il est mari, père. C'est le plus normal des bourgeois.

J'avais dix ans. Mon imagination était entièrement candide. C'était le moment de cette haute perfection qui m'élevait au-dessus de tous les enfants. Lui et moi nous sortions de la classe un peu avant les autres parce que nous prenions l'omnibus du collège qui nous ramenait chez nous.

Comment nous sommes-nous mis cela en tête ? Je ne me rappelle plus les circonstances. En tous cas cela ne correspondait à rien dans mon esprit vide de toute image de ce genre, ni dans ma sensibilité nullement éveillée.

Le fait est que nous entrions tous les deux dans le même endroit et que, tout en accomplissant chacun de notre côté le geste le plus naturel du monde, nous constations par les yeux comme une merveille que cela sur quoi on nous avait appris à faire mystère était indentique chez l'un et l'autre. Nous savions que s'enfermer ainsi et se regarder était défendu, honteux et ceci nous donnait une angoisse

agréable. Cet incident n'est curieux que par le mystère de sa cause immédiate. En soi parfaitement insignifiant, il finit comme il avait commencé. Un beau jour nous n'y pensâmes plus.

Je jouais trop rarement avec mes cousines pour me familiariser avec elles. Faute de filles, à cause de ma vie solitaire hors du collège, je ne connaissais que mes camarades. J'avais des préférences de plus en plus marquées. Quand on sent peut-être fortement mais grossièrement on confond dans l'attirance ou la répugnance les traits de l'âme et ceux du corps.

La même poussée qui me faisait vaincre chacun par ma vertu soulevait aussi mon corps. Je sentais une lourde tendresse pour tous ceux qui m'entouraient. J'avais inventé un jeu. J'étais un ranchman entouré de ses cowboys et j'enlevais une jeune fille. C'était un garçon robuste, sot et criblé de taches de rousseur. Je le choyais et commettais à cause de lui mille injustices. J'en rêvais et j'aimais le saisir au cours des batailles.

L'absence de la femme me tourmentait dès lors. Je frissonnais au contact de tout être. La timidité devait me faire attendre huit ans. A

ce moment où j'étais tout à fait innocent, l'éveil de mes sens était si obscur que je m'égarais. Est-ce que je ne vois pas encore le sourire parfaitement naïf de ce vieux prêtre alsacien à cheveux blancs qui me voyait embrasser dans un couloir où nous passions en rang le garçon qui marchait devant moi ? Ce sourire pourtant anodin me gêna et me déplut.

J'aurais rencontré alors un enfant contaminé, sans doute j'aurais pris de louches habitudes. J'étais désarmé par mon ignorance. Cela est vrai si le vice n'est parfois qu'un accident.

Tout cela se calma pendant un temps et quand mon imagination à son tour commença de s'éveiller, quand je me livrai à des actes audacieux, ce fut avec un esprit très animé par la curiosité mais mon corps même était moins agité qu'auparavant.

Du jour où je connus la différence des sexes, toute tendance à me tromper se dissipa et c'est en désirant précisément la femme que je me livrais à de mesquins et superficiels dévergondages avec mes camarades qui sentaient d'ailleurs comme moi. Le sentiment du danger que nous donnaient ces frasques perpétrées en

classe sous le nez du professeur, le goût de la rebellion qui était furieux chez nous tous, l'emportaient beaucoup sur le trouble sexuel.

Dès le moment où la femme entre dans ma vie et occupa mon imagination, tout fut bouleversé. Je m'écartais des bons élèves, des quelques garçons qui restaient paisibles, réguliers, sans inquiétude. J'étais attiré par les plus mauvais, par ceux qui s'abandonnaient au plus bas d'eux-même, à tous leurs penchants. Au milieu d'eux je savourais une jouissance neuve et dont je n'eus d'abord jamais de trop. C'était une complicité chaleureuse contre tout ce qui nous gênait. Le secret fortifiait tout ce que nous faisions et disions. Dans les coins de la cour, nous tenions des conciliabules où se concentrait la fureur. Aux histoires chuchotées, aux renseignements hâtivement répandus, tirés du dictionnaire, de brochures infâmes ou des chefs-d'œuvre prohibés, se mêlaient de brusques éclats de rire. Nous ne voulions plus bientôt nous contenir et nous nous ébrouïons dans un torrent de plaisanteries, de saletés que nous faisions aussi grosses que possible. Le soir, en sortant du collège nous nous attardions dans les rues, fumant, nous émous-

tillant devant les affiches, pistant les femmes. Nous étions bêtes comme la nature. Je n'ai pas été différent des autres. Je me roulais dans notre chaude communauté. Certes je connaissais le dégoût qui m'écartait soudain de cette clique pour deux ou trois jours. Je me rejetais dans un excès de mutisme et de mélancolie qui paraissait aussi répréhensible à mes maîtres que mes débraillements. Mais bientôt je ne pouvais résister à l'appel de mes copains et je redevenais d'une minute à l'autre le plus séditieux de la bande.

J'ai vécu de douze à quinze ans, graveleux, braillard, ricaneur et révolté. Nous étions possédés par l'esprit de subversion. Nous méprisions et haïssions les gens âgés. Nous étions aveugles et violents. Nous ne songions qu'à l'émeute. La classe, sauf quand elle était tenue par un maître énergique, était continuellement interrompue par des facéties, des lazzi, des bruits bizarres. Et puis soudain c'était des frottements de pied, des trépignements, un hourvari.

Je jouissais violemment de ces soulèvements qui me donnaient une impression de force commune, de déchaînement irrésistible. Je ne

pouvais résister, un instant, à la lascivité qui m'assaillait de tous côtés. Et j'étais possédé du désir d'aller plus loin que les autres et de sentir mieux leur puissance en la voyant s'anéantir dans la mienne par l'admiration.

Cela se terminait par d'écrasantes punitions et je passais jeudis et dimanches en retenue. A cette liberté dispensée à tous à jour fixe, je préférais le sentiment entier et perpétuel de licence intérieure que j'obtenais en ne retenant aucun de mes mots, aucun de mes gestes. Quand j'avais insulté un pion on pouvait bien m'empêcher d'aller au music-hall convoiter les femmes ou au terrain de football admirer les hommes qui y figurent la charge, l'assaut, j'avais assouvi déjà tout l'animal.

III

CHAPITRE I

RENCONTRE DE L'ÉPOQUE

Dans un amphithéâtre nu, propre et laid comme une office, je m'asseyais parfois en face des professeurs. Ils représentent la vie au moyen de signes. Ils ne risquent pas de se tromper car la vie asservie se continue selon leur notation et ne la trahit que de loin en loin.

Je n'attendais rien de ceux qui étaient de mon côté. Une réunion de jeunes gens, n'est-ce pas un spectacle ignoble quand ils ne se sauvent pas de la médiocrité inévitable par la force des muscles ? On ignorait encore en France que la sottise peut prendre une figure supportable, peut-être aimable, celle de la santé.

Ils sont là abandonnés aux machinations des vieillards qui exterminent leur enfance. C'est l'époque où une sève de parc urbain monte dans leurs veines, où ils se gavent de la certitude de leurs aînés. Ils renient d'un air

entendu leurs serments de la douzième année. Rien à craindre. Ils s'en tiendront à cette première trahison. D'écoliers ils deviendront commerçants, socialistes, écrivains.

J'aurais dû regarder tranquillement cet aspect de la Nature. Mais je souffrais là comme dans mon lit ou dans la rue, de ma faiblesse. Injustement je m'en prenais à cette assemblée de sages adolescents de mes insuffisances.

Pourtant vers seize ans, j'étais parvenu à abattre l'émeute de mes forces animales. D'un horizon se propageait une résignation lâche à l'inassouvissement de mes désirs. Mon imagination fourbue cessait d'enfanter les chimères sentimentales, les utopies sensuelles. Je me détournais de l'abîme qui me séparait du monde des femmes. Alors à l'autre horizon mes forces ressurgissaient, à nouveau recrutées pour une autre cause, et promptement déployées sous d'autres étendards. J'ai vu avec une émotion grave s'avancer vers moi mes résolutions neuves, si soudainement vigoureuses et qui enfin marquées du signe de la victoire renversaient tout de mes habitudes vieillies. Mon âme décidée et implacable comme une

jeune civilisation régna pendant deux ans sur tout mon être. A nouveau, comme à dix ans, je m'étais saisi.

Je me contraignais. J'avais découvert une joie virile: plier, rompre mon esprit. Il devait être l'instrument parfaitement fourbi d'une méditation continue.

Je m'enfonçais dans cette carrière secrète de l'orgueil. Il se formait en moi de la parcelle la plus essentielle, la plus homogène, un agent idéal qui divisait, ordonnait, dirigeait mes pensées comme un lucide Dieu occidental. J'étais maître de moi, maître absolu. J'atteignais à l'autorité totale. Je libérais l'entière puissance. Je me promenais dans ma chambre qui se dépouillait de tout prétexte à la distraction. Ma marche était le rythme même de mon entendement. Et dans mon cœur j'étais seul, en sorte que le monde n'était qu'une personne que j'embrassais d'un geste.

Un jour, je trébuchai. En quelques semaines, tout cela fut défait. Ce sont les hauts et les bas monotones que connaît tout mouvement.

Il y avait trop d'idées. Je fus séduit et égaré par les avatars de l'idée. Elle se métamorphosait sensuellement selon tant d'accidents. Je ne

pouvais plus croire qu'elle était une. J'en voyais cent et chacune m'attirait tour à tour. Comme les femmes dans les rues, les salons. Je retombais dans la passivité, la mollesse. Chez moi, je lisais tous les livres, je m'abandonnais au charme de tous les esprits. Dehors mes regards erraient sur la perpétuelle décomposition des formes les unes dans les autres.

Deux forces qui venaient des lointains les plus opposés se heurtaient et tourbillonnaient. D'une part : une certaine pensée française est d'année en année un acier mieux trempé, dont chaque molécule est concentrée, sublimée. Avec cette arme illustre, ne peut-on donner que des coups habiles ? Ne se cassera-t-elle pas dans une plaie mortelle, mais révélatrice comme la mort ? D'autre part : le sang trouble et salutaire de Nietzsche comme un vaccin, la souche éternelle et nouée de Walt Whitman d'où jaillit une sève écumeuse, l'émouvante et vaste camaraderie de Kipling, le romantisme incorrigible et téméraire de d'Annunzio. Contre tout cela, (tout cela ; quoi donc ? ce profond génie romanesque des Anglais, des Slaves) le nerf français tressé et

durci par tous les excès, qui, dans le corps émacié de Barrès, se tendait encore après une âpre épreuve. La négation tranchante de Maurras ceignant étroitement son affirmation. La prudence magistrale de Péguy, en dépit de la gaucherie de ses démarches.

Une violence enivrante me venait de l'étranger, une force saine comme les premières rasades d'alcool dans la poitrine d'un jeune soldat. Merci, frères, qui êtes venu me visiter dans l'appartement mesquin de ma famille, où l'on craignait trop la vie: merci, Zarathoustra, Karamazov, Mowgli, brutes de Jack London, improbable d'Annunzio et les autres. Une tentation bariolée s'étalait aux quatre vents: je me jetais en escapades vers ces Français qui revenaient de loin, de partout. Jeune parisien nonchalant, à la musculature languissante, sans cesse agacé par le prurit sensuel, déambulant dans la plus erratique songerie sentimentale. Sans goût. Curieux de tous les prestiges.

A quel moment me suis-je aperçu que j'avais un corps et qu'il dépendait de moi d'en tirer la beauté (c'est un secret ignoré même des courtisanes que la volonté peut imposer à un

nez une signification imprévue, rendre une joue désirable, ou un menton formidable) la puissance, le bonheur! J'avais déjà vécu dix ans quand un coup de poing m'avertit qu'une loi gouvernait les êtres.

Mais d'abord l'autorité de cette loi ne s'exerce dans une caserne d'enfants que par des détours: à travers une suite de délégations la force était représentée à St-Paul par les pions qui faisaient régner une discipline énervante. Ceux des ressorts de la brutalité qui sont nobles étaient brisés. Toute dureté bannie, la mollesse s'étalait sans contrainte.

Ensuite la femme n'était pas là, qui du moins au premier contact aiguillonne. Elle est le juge aux décisions énigmatiques auquel songent les hommes quand ils mesurent leur force. Elle ne connaît que les forts, mais il y en a plusieurs espèces, et rarement elle sait les distinguer. Tantôt elle préfère l'énergie intellectuelle, tantôt l'inépuisable industrie des caresses ; maintenant cette force subtile qui est la beauté des traits, maintenant celle plus frustre des muscles et des reins; encore l'abondance sentimentale, voire la rigueur morale. Elle ne saurait dire ce qu'elle veut, mais elle arrive toujours à

ses fins et à sentir ce qu'elle veut sentir.

De plus, par cette étrange inversion que faute de termes, on appelle en même temps que beaucoup d'autres choses : civilisation, les enfants connaissent la pensée avant l'action. J'avais contracté l'habitude dès le temps où la pensée m'était venue de la considérer en elle-même comme un bien suffisant, de m'y enclore et de me prélasser dans cette retraite. De là ces longues bouderies, qui marquent dès l'origine de ma vie intérieure son penchant à divorcer du monde. Mais je le dis bien haut pour engager mon avenir, j'abhorre cette disposition innée; je prétends que, à force d'étude et d'artifice, je la bannirai de ma nature. Ce romantisme qui se faisait craindre déjà, je le défiée.

Ma famille a-t-elle connu le romantisme ? Du côté de mon grand-père paternel; de l'Ile-de-France, parmi ces robins et ces bourgeois de campagne le seul éclair romantique c'est le passage du cosaque, à la fin de l'aventure napoléonienne. Ils avaient été frappés par l'étrangeté de cette horde, par l'insondable éloignement humain d'où la volonté féerique d'un empereur l'avait tirée. Elle laissait l'étonnement

dans l'esprit, elle affolait la curiosité, mais ne troublait pas les cœurs. Voici encore le tueur de cosaque. Entre les arbres du verger, il voit l'officier, de sa fenêtre il le vise, il le tue tranquillement. Et ce sont les cris obscurs des barbares tandis que quelque chose dans son sang devient plus fort que la vie, comme l'air insupportable comblait ma bouche dans la casemate effondrée.

Du côté de ma grand'mère maternelle, et du côté de mon père, parmi ces gens tournés vers la mer et les armes, un rêve outrepassait les frontières. Ces quatre oncles partis en Amérique mêlés aux troubles de Californie. Ce soldat de l'Empire. Ce conventionnel. Ces corsaires, et plus loin ce soldat qui combat l'Anglais et le Huguenot. Mais l'esprit d'aventure n'est pas romantique. Dans l'esprit de mes simples anciens qui abordaient l'inconnu, les tourments, la mort, il y avait une vue nette de leur objet et de l'indifférence pour les traverses qui accidentaient leur carrière et qui pour moi seul en ornent le souvenir. Enfin romantisme, c'est un vocable magique où l'on apprend à conjurer tout ce qui paraît menaçant ou hostile.

Cette influence n'agit pas seulement dans

l'esprit mais même dans le sang puisque je me souviens que dès ma septième année chaque fois que je sortais avec ma mère, je trouvais un plaisir virulent à gâcher ses bontés et le bonheur du jour. Une méfiance instinctive, un parti pris avant ma naissance me rebellait contre tout ce qu'elle m'offrait. Les chevaux de bois tournaient dans le même rond, avec le sucre d'orge que je suçais en pointe je me piquais les gencives. Mais surtout pourquoi disposait-elle de mon bonheur ? Elle avait beau y mettre de la discrétion, elle n'allait pas sans cette suffisance des grandes personnes. De refus en refus, les heures que ma mère avait voulu embellir se dissipaient. Avec une patience absurde, j'attendais qu'il fut trop tard. Alors soudain la violence contrainte de mes désirs éclatait dans un sanglot furieux, aride, qui ne s'attendrissait qu'après beaucoup de larmes. Mais chaque fois je perdais du terrain et m'enfonçais dans l'inaptitude à tâter des choses.

Tous ces racontars feront-ils comprendre que je pouvais à la fois concevoir que mon corps jouerait un rôle dans ma vie, et que la conquête des hommes et des femmes était

une nécessité. Mais entre ces deux idées il y avait un espace vague qu'il m'arrivait de traverser, sans que le chemin restât frayée derrière mes pas. Il fallut les exhortations, les exemples, les sévérités d'un ami et l'influence de la littérature pour m'inquiéter dans mon rêve inerte.

Rien à attendre du côté de ma famille. Dans ses admonestations le plaisir de trouver des mots suffisait à ma grand'mère. Jamais elle ne m'aida d'ordres précis. Mon père n'intervenait que par des moqueries si brutales qu'elles m'abattaient. Tandis que ma mère et mon grand-père agissaient énergiquement dans le sens contraire. Ma mère m'enveloppait dans ses jupes. Elle m'y a tenu captif pendant dix ans. Jusqu'à quinze ans, j'ai vécu la vie d'une bourgeoise pusillanime et casanière. J'ai traîné dans les magasins, j'ai fait des courses, des visites. Je n'avais plus de bonne allemande, et ma mère s'occupait de moi tout le temps. Les mères civilisées vivent à propos de leur progéniture dans un tourment perpétuel et facile qui est une caricature odieuse des vénérables angoisses de leurs ancêtres.

Hors des jupes de ma mère, qu'est-ce que j'aurais pu faire? Me promener avec une

femme de chambre, une femme du peuple ? Ou je me serais fait à ses vulgarités, ou bien je m'en serais défendu par la sauvagerie. J'aurais joué dans les jardins ? Quelle plus avilissante compagnie que celle des enfants dont la médiocrité d'âme transpire déjà ? Il y a des millions de petits êtres hideux qui à cinq ans trimballent le cadavre d'un enfant merveilleux. Qui aurait songé à me choisir des compagnons ?

Mon grand-père les repoussait donc tous du bout de sa canne. Il faisait le vide autour de moi avec un zèle atroce. Me privant de tout, réduisant ma vie au plus mince, en écartant de moi tant de périls imaginaires, il ne songeait nullement à moi, il ne voyait plus à ma place qu'un mystérieux simulacre. Ces hommes qui n'avaient pas trouvé l'occasion de dépenser leur sang, avares de leur semence, veillaient sur leur rare descendance. Mon grand-père qui n'avait eu qu'une fille qui n'avait eu qu'un fils pendant onze ans, n'était détendu, élargi par aucune autre affection, et rétrécissait autour de mon seul une sollicitude tournée à la manie. Il m'empêchait de courir, de sauter, de me rouler par terre, de crier, de faire la culbute, de faire des grimaces, de me donner des coups, de

grimper aux arbres, aux murs. Avant treize ans je n'ai jamais songé à la possibilité de sortir seul. Il m'enseignait la peur de tout: des plantes, des cailloux, des chiens, de la pluie, de l'espace.

Comme je ne pouvais sortir sans mes parents, j'étais soumis à leurs habitudes sédentaires. A la campagne, cette tyrannie du côte-à-côte devenait monstrueuse. J'étais condamné à des promenades lentes, interminables sur des distances ridiculement courtes. Le but de l'expédition n'était jamais hors de vue au départ. On marquait de modestes jalons: « Allons jusqu'à ce pommier, ce poteau télégraphique ». Mon grand-père ne parcourut jamais plus d'une lieue en un jour, dans toute sa vie. Ma grand'mère était plus vaillante mais ses forces la trahissaient. Ma mère s'ennuyait.

Le plus terrible était que je ne souffrais pas vivement de ma servitude. Je sentais vaguement une gêne, l'absence de quelque chose de meilleur, mais avec une souplesse inquiétante, comme celle d'un contorsionniste à l'ossature rompue, je m'adaptais à mon existence. Me sentant menacé par des conditions malfaisantes, pour entretenir ma vie, j'en reportais toute

l'activité dans mon esprit. J'étais très conscient de cet effort et entre deux pommiers je m'assignais tel petit discours où je contraignais mon attention. Mon âme et mon corps étaient deux vases communiquants entre lesquels circulait une seule énergie. Je pensais que si je pouvais en verser davantage dans l'un, l'autre finirait par en recevoir sa part.

Mais A. vint me surprendre dans ces mesquines manipulations. Il avait quinze ans de plus que moi. Une métamorphose maladroite entamait sa génération. Quand j'étais enfant, je l'avais connu étudiant à l'ancienne mode. Ses cheveux étaient longs, ses vêtements étriqués et cérémonieux. Il ne sortait des cafés que pour se jeter au petit jour sur ses livres et se gaver de connaissances. De temps à autre il allait s'enfermer dans une salle d'armes. Mais il avait changé. Sa barbe, d'abord taillée, disparut. Ses cheveux ne cachèrent plus les lignes de sa tête. Il eût d'amples vêtements, un linge souple. Il se levait de bonne heure et se mettait devant sa glace. Il examinait son corps qu'auparavant il n'avait jamais vu. Des haltères en main, il exerçait sa volonté et en venait à mieux voir au fond de

lui-même. Ce garçon était ambitieux comme l'ont été tous les petits avocats en France pendant des siècles. Il rêvait une gloire d'orateur et d'homme d'État. De la fièvre napoléonienne il ressentit le dernier accès. Il s'était formé un idéal étroit et guindé d'énergie dialectique. Il conserva ce pli dans sa métamorphose. Mais il y gagna quelque aisance, ses tentatives furent moins saccadées, il supporta avec moins d'âcreté ses déboires. Il ne réussissait pas parce qu'il était raide, emprisonné en lui-même, se faisant des autres une idée trop abstraite, trop résumée, qui ne lui donnait pas de prise sur leur humanité.

Je l'occupai comme une diversion. Il distrayait sur moi sa passion de former la vie sur son modèle. Il me trouva fragile, fléchi mais flexible, couvant une flamme sensible à la moindre bouffée d'air. Brusquement il battit le rappel, je descendis dans la rue gauchement comme ces bourgeois de Louis-Philippe à qui il arrivait de se faire tuer sur une barricade.

Il me demanda ce que je venais faire si je méritais le nom d'homme, si j'allais bientôt commencer à vivre, ou si je naîtrais jamais. Dressé tout-à-coup, j'acclamai son discours.

Je me reconnus dans l'image qu'il me proposait. Je me jetai sans hésiter hors de la voie modeste où mes parents me guidaient. Mais il tâtait mes bras et s'arrêtait de parler, augurant mal de mon avenir; je tremblais sous la sentence qu'il suspendait et je revivais avec une acuité insupportable les avanies que mon corps avaient déjà values à mon âme. Il me semblait que je ne pourrais plus vivre un jour à la merci de telles diminutions.

Peu à peu une hallucination, un remords me ravageait. Supporterais-je longtemps un inexpiable état de choses: la faiblesse arrogante et la laideur cynique des hommes. Mon regard était comme un couteau tenu par la lame et où je me blessais tandis que je l'enfonçais dans les vêtements, la chair, toute la défroque terne et humiliée qui recouvre les os rabougris, les muscles minables.

Mais mon espoir vantard de révolte, d'évasion et de victoire avortait chaque matin dans mon lit tiède. Mon jeune corps promis à la grâce et à la force s'alanguissait, s'étiolait dans l'inertie. Il était gauche et sans pouvoir sur les hommes et les femmes. Et sa ligne flanchait endeçà du trait exemplaire de la beauté.

Dès lors j'ai connu un supplice quotidien qui commençait à mon réveil. Chaque soir, pendant des années, j'ai espéré me retrouver le lendemain tel que je n'étais quitté, impatient du joug de ma faiblesse, résolu enfin à exercer le pouvoir merveilleux de la volonté.

...Mais entre les berges dérobées du rêve, j'ai perdu le désir de vivre précioséement. Je suis alangui, heureux de ma langueur, je désire perpétuer cette navigation nocturne sur le fleuve des draps illimités. Une vie sensuelle, faite uniquement de cette somnolence, doucement, sournoisement consciente, à peine traversée d'images légères, cela me paraît suffisant. Pourtant peu à peu l'activité des autres m'envahit comme une armée d'occupation qui revient sur ses pas après une rébellion. Il faut m'assurer le minimum d'abord; la nourriture, la chambre où l'on cache son moi dans un coin, peut-être sous le lit. Je tiens ces biens indispensables de ma famille; même pour elle il faut faire certains gestes, prononcer quelques paroles, pour qu'elle me prolonge le bénéfice de sa fonction.

Soudain je suis mordu, le remords fond sur moi; toutes mes exigences rentrent en masse.

Ne voulais-je pas hier être maître, maître de tout.

Alors pas un instant à perdre: il faut bondir sur la berge hors de ce courant où se confondent la vie et la mort. J'ai foi dans la profondeur du présent. Les minutes sont plus longues pour les uns que pour les autres. Qu'est-ce que l'éternité? une minute excessivement intense.

Eh bien! je saute. Là, c'est fait. Je veux dire que je me vois sauter. L'image me donne du plaisir, je m'y attarde, pas besoin de l'acte.

Pourquoi ne pas continuer à faire la planche, tout en augmentant mon état voluptueux de ce songe que je suis perpendiculaire à nouveau, parallèle aux hommes et que je fais fureur parmi eux.

Non! tout de même je ne vais pas moisir encore dans ce puits de mon âme. Non, j'ai horreur de moi. Ce que je veux, ce n'est pas moi, c'est le monde. Je veux toucher les choses. Je veux que ma gloire soit une foule qui sue, ma beauté une femme qui se saoûle de sa jouissance, mon génie un livre que tiennent à l'envers cent mille mains anonymes. Rien ne peut me donner le bonheur que l'imparfaite

réalité; à cause de son imperfection même. C'est par ce défaut, par cette brèche que j'entre dans mon bonheur.

Je n'ai jamais connu de révolte contre l'ordre-actuel des choses. J'en ai souffert. J'ai gardé pendant quelques temps des désirs inassouvis ; j'ai vu agoniser mes compagnons, les meilleurs jeunes hommes, beaux corps, grands esprits. Pendant des mois je me suis trouvé dans la situation inférieure du peuple écrasé sous un monde parfaitement agencé de conditions défavorables, sous une haute hiérarchie qui s'étage hors de vue. J'ai continué d'ignorer la rebellion intime, le soulèvement de l'être personnel contre la tyrannie du monde. Tout au plus, je pensais que c'était dans le jeu de me dérober par mes propres moyens à certaines rigueurs. Mais je n'ai jamais songé à des protestations verbales et chez les autres elles me répugnaient. Je n'ai pas connu cette petite tempête romantique qui est traditionnelle chez les adolescents. Ai-je vraiment cessé pendant quelques années de croire en Dieu ? Peut-on douter de Dieu et non de l'ordre ? Somme toute, je n'ai jamais douté de Dieu, de la vie, du bien excessif qu'on en peut retirer. J'ai douté

de moi, de ma famille, de mon peuple. J'ai honte à le dire, et je m'humilie devant le jugement de mes pairs, mais l'effort des générations est inachevé: à dix-huit ans, en dépit des sacrifices de nos aînés qui se sont détournés sévèrement des tristesses pernicieuses dont ils auraient pu encore faire leur complaisance, je me suis attardé dans la désaffection de moi-même.

Grâce aux soins de ceux qui nous précédaient, les artifices du désespoir étaient détruits. J'étais né dans un monde qui reprenait forme et couleur. L'humanité menacée de périr, parce que le temps des luttes s'achève, renaît dans une figuration magnifique des combats. Entre les jambes hésitantes des grandes personnes, se lève une race d'enfants joueurs. La bourgeoisie et le peuple seront étonnés. Déjà la nouvelle face des choses resplendit dans le sud-ouest. Sous l'ancien pavillon du ciel, au milieu du cercle familier de vingt mille camarades, quinze jeunes hommes avec quinze jeunes hommes ressuscitent la guerre, le jeu éternel. Enfin chaque peuple sort de ses maisons, se rassemble, se retrouve dans sa gloire.

J'ai compris que nous avions peut-être perdu quatre ans à d'abstraites destructions industrielles, quand, à la première partie de rugby, après l'armistice, j'ai constaté que je voyais la guerre pour la première fois. Si auparavant j'avais joué plus de trois mois au ballon, j'aurais moins aimé la tuerie anonyme, bureaucratique et sédentaire. Le courage et la mort dans l'abstraction, le néant des champs de bataille modernes, convenaient trop bien à mon impuissance musculaire, à mon inintelligence nerveuse.

Dans le sport l'homme reprend ses droits. Il reconquiert la discipline, la seule liberté qui soit douce. L'homme court vers l'homme, ils se voient, ils se touchent, ils se mesurent l'un par l'autre, avec leurs bras mêmes. Soudain je découvre cette vérité, cette réalité. A nouveau je mesure tout à la mesure de l'humain. L'horizon est cette couronne de visages enluminés par le gros soleil de leur joie commune, un plexus de prodigieuse vitalité. Je crois que la race est éternelle : ce moment de croyance fonde la métaphysique.

Les choses sont remises au point. Assez de cette mort cosmopolite, fabriquée dans toutes

les usines du monde, qui circule monotone sur les rails célestes et qui, absurde, s'effondre partout, comme les banques le jour d'un Krack. Assez de cette folie des races qui, cachées derrière les horizons, trichent et font appel sournoisement à la haine des hommes latente dans le cosmos.

Cela devait finir comme ça: à force de balancer des tonnes de fer, les hommes se les sont balancées sur la tête.

Moi maintenant je veux voir la douleur, la mort, sous une figure humaine et qu'elle me saisisse à bout de bras.

Voici ce que j'écris maintenant car, à chaque page de ce livre, ma vie présente qui m'est si chère et qui presse si fort contre les parois de mon être, reflue sur mes splendeurs passées.

Mais à dix-huit ans tout était autre. J'acceptais notre époque en vrac, sans crainte et sans prudence. Tout m'était bon. Tout m'est encore bon. Mais voici comment: par exemple pour mes amis: j'ai toujours les mêmes, les bons et les mauvais, les sévères et les veules. Je les brûlais tous au creuset de ma ferveur et de mon égoïsme. Depuis quelque temps je les sépare. Je m'écarte des meilleurs, je respecte

leur personnalité. La vie impose d'affreuses mutilations. Les autres je les mets dans ma poche, avec mon poing par dessus.

Donc toutes les forces du monde étaient une seule effusion. Je me prenais amoureusement à toutes les apparences: je restais ébahi devant les grues, les canons, les moignons de cuir des boxeurs.

La vie bardait dans le monde anglo-saxon, sur les terrains de sport ; dans le monde germanique, dans les casernes (ce pas de l'oie que j'admirais si allègre dans les villes allemandes) ; dans le monde slave au rut obscur.

Mais chez moi, chez nous, malheur. Je vivais dans une inquiétude, une insatisfaction de chaque minute. Je ne peux pas dire que j'ai ignoré la langueur. Dans mon sang se préparaient sans cesse de puissantes combinaisons, enfin je tenais la formule chimique de la volonté. A la dernière seconde l'électrolyse ne s'accomplissait pas, il ne restait au fond de moi qu'un précipité d'imagination. Je prenais mon élan, je sautais et en l'air je m'accrochais à un plan intellectuel, je ne retombais jamais sur la terre ferme. Ces résolutions prises chaque

soir, détruites chaque matin démontraient le parfait fonctionnement de mes engrenages cérébraux dans un cercle fermé.

Je me suis levé à six, à cinq, à quatre heures du matin, puis je suis retombé à neuf, dix, onze. J'ai manié des poids devant la glace pendant vingt, dix, cinq minutes. J'ai couru la nuit au Bois de Boulogne, impatient d'amorcer un entraînement. D'énormes efforts sans lendemain, ce n'était que des désirs. Cela tournait aux futilités d'un ascétisme d'amateur. Je me couchais avec une couverture, en janvier, la fenêtre grande ouverte. Je montais sur les toits pour vaincre le vertige.

Mais je ne me suis jamais privé de femmes.

Enfin je me battais les flancs, rêvant de m'intéresser à mon corps. Mais j'étais né trop tôt, un peu avant mon temps. Mon corps n'était encore qu'un objet entre les objets pour mon esprit.

Mon corps n'était pas l'incarnation sans cesse renouvelée, dont chaque instant est la première palpitation. L'âme de celui qui a été visité par la grâce du sport, est un souffle chaud, une haleine gonflante, une énergie qui se fait sentir. Cette âme est un aigle qui s'abat

véhément; ses serres mettent à nu les muscles de la bienheureuse proie et ses ailes la battent sévèrement pour que le sang courre.

Je n'étais pas mûr pour la résurrection de la chair, la réunion de l'âme et du corps, séparé si longtemps par le malentendu d'une certaine civilisation.

Par ailleurs une ambition mesquine essayait de mordre le cours de ma vie comme la roue machinale d'un moulin anachronique. Bien que né en 1893, je me suis encore promené avec les fantômes maniaques de Rastignac et de Sorel. Après l'épée de Marchand qu'on m'avait donnée à dix ans dans une panoplie des Galeries Lafayette, je continuais de m'embarrasser d'accessoires démodés: l'écritoire des romantiques, professionnels du génie et de l'exil depuis Byron jusqu'à Rimbaud, le crachoire et la cravache des dompteurs de foules qui pourtant n'avaient été tenus depuis Lamartine et Disraëli que par des paltoquets.

Je m'efforçais à l'intrigue, à la séduction, à tout ramener à moi. Mais je ne réussissais pas et je prenais pour des lâchetés les premières manifestations d'une nouvelle pudeur. Parmi ceux qui peupleront ce siècle, il n'y aura

bientôt plus que les petites gens qui oseront se demander : « Penses-tu réussir ? » sans craindre la honte ni le ridicule. La vie reprend trop d'ampleur pour qu'on ne se sente pas à l'étroit dans une gloire personnelle. L'orgueil du temps abolit quelques modes de la vanité.

CHAPITRE II

PETIT-FILS D'UNE DÉFAITE

France, mon adolescence t'a aimée douloureusement. Mes parents, vous n'aviez pas su vous taire. Une ombre malfaisante couvrait le pays où j'étais né. Toute parole tombait lourdement sur mon cœur. Ils n'ont pas su se taire: il se répandait autour de moi des mots qui contaminent.

Mais moi, je veillais sur notre vie. Et des rages me prenaient de m'arracher à tout ce que, dès longtemps, sans me tromper, j'avais bien vu marqué d'un signe de destruction.

Je doutais de la cause qu'une passion désespérée, je le savais, me forcerait à défendre. Ignorant, j'étais livré aux idées premières venues. D'autres qui l'avaient déjà acceptée, j'avais reçu une faible image de ma patrie. L'âme, l'esprit étaient atteints. Je souffrais d'un malaise que je sentais partout. J'étais malade, et c'était le mal de tout un peuple.

On m'avait appris à reconnaître tout signe de faiblesse. Les êtres faibles font de la faiblesse une idole. Ils y rapportent tout. Au moment d'agir, ils détruisent leurs actes devant cette image.

Je connaissais toutes les défaites de la France et j'étais sensible à toutes. De siècle en siècle les Anglais nous avaient surclassés. Il y avait d'abord les trois grandes raclées de la guerre de Cent ans : Crécy, Poitiers, Azincourt. La succession était terriblement démonstrative. Louis XIV disparaissait sans effacer des insultes déjà décisives. Il y avait deux siècles que ma nation avait renoncé à l'empire de la mer; à l'empire du monde. Louis XIV, Louis XV, ces rois qui ont disposé d'une France si puissante, ce sont eux pourtant qui ont laissé une plus grande vie nous échapper. Ils n'ont pas su arrêter notre long méchef. Un étranger prit leur place, qui a consommé cette immense déchéance française, le renoncement à l'Eau. Et aux Iles, aux Indes d'Occident, aux Indes d'Orient. Napoléon vend la Louisiane, perd Trafalgar, cela est plus grave que Leipzig aussi honorable que la bataille de France disputée en 1918 par les Allemands contre le monde.

Pendant tout le XIXme siècle la France avait eu la fièvre: elle mâchait sa honte. Les trois Glorieuses, 1840, 1848, les espoirs flatteurs du IIe Empire, la Commune, l'Affaire Boulanger, Fachoda, sursauts de révolte contre le sort qui s'appesantissait. Le XIXme siècle était obéré d'une rage tardive et vaine contre la prédominance de l'Angleterre. Tant d'affaire Pritchard pour aboutir à la disparition de la flotte française de la Manche. Elle s'en allait garder l'Égypte en attendant que nos vœux dussent accompagner l'Armada britannique seule capable de défendre nos côtes. Cependant ayant perdu les nouveaux mondes nous poursuivons une abstraite consolation parmi les vieilles terres d'Afrique ou d'Asie.

Mais pendant ce temps une autre catastrophe se préparait. Sedan doublait, centuplait Gibraltar. Après la mer et les latitudes lointaines (hier encore nous avons lâché l'Égypte, la bouche du Niger, le cœur de l'Afrique, la moitié du Siam, des parcelles de l'Océanie) voici que nous perdions de notre terre même l'arpent conquis depuis un siècle, ces marches disputées pendant deux mille ans, dont l'acquisition avait signifié un culminement de

notre histoire. Nous fléchissions sous le nombre, la patience, un orgueil plus efficace, plus zèlé à se justifier que le nôtre. Sedan me paraissait plus décisif que Iéna, tant j'inclinais à tourner tout au pire. C'est que pour la première fois la Germanie seule mais toute entière rassemblée battait la France qui n'avait encore cédé sur terre qu'à l'Europe.

En un siècle nous perdions l'avantage du nombre, des armes, de l'esprit. Nous retombions dans les périls de la Gaule du Bas-Empire. Comme au début de ces troubles infinis d'un Haut-Age, la France n'était plus qu'un coin reculé de l'Occident, tandis que la Germanie accaparait à nouveau la dignité d'Empire. Le Rhin coulait du sud au nord.

Tout me disait notre petitesse, notre médiocrité entre les grandeurs nouvelles: Empire Britannique, Empire allemand, Empire russe, les États-Unis qui avaient l'aigle dans leurs armes. Ces empires étaient tant de fois plus vastes et plus peuplés que notre cité. Nous étions étroits comme la Grèce en face de l'immensité asiatique.

Nos hommes étaient petits, chétifs, laids, et cédaient à l'influence de leurs femmes plus

fortes, plus belles. Ils se risquaient depuis quelque temps à confronter leur courage abstrait à l'énergie musculaire de la race anglo-saxonne. Ils revenaient de ces épreuves doublement déshonorés par le dédain de leurs adversaires et l'indifférence des leurs. Ils revenaient marqués dans leurs corps par la plus cuisante injure qu'en dépit de tout pourront jamais connaître des hommes, celle qui met en cause leurs vertus viriles. Et leurs familles, leur peuple ne tombaient pas dans des convulsions de honte. O lamentables soirées qui suivirent les matches internationaux de rugby, entre 1910 et 1914. D'avoir vu mes frères renversés par l'ordre irrésistible des Anglo-saxons me retirait le goût d'ouvrir mes livres. Je restais devant le papier blanc, boudant à ma jeunesse, me vouant rageusement à la stérilité, jurant de ne plus troubler par aucun effort inutile la mort de la France que je souhaitais alors d'une solennité sourde. La panique gagnait tout mon entendement. Il me semblait que la science, la musique, les arts décoratifs échappaient à nos mains paresseuses! Notre littérature était ignorée. La peinture où notre excellence semblait inattaquable était pillée sur place par une mul-

titude de disciples arrogants. Notre architecture était aussi laide que n'importe quelle autre au monde. Dans l'ordre politique, nous ne tirions du principe républicain que ses vices. La corruption était plus profonde qu'ailleurs, fomentée par la galanterie, avérée par un débraillement unique.

Voici quelle était la plus terrible menace: notre incapacité à régler, à harmoniser nos entreprises. Disposant encore de belles forces, n'avions-nous pas perdu la faculté d'établir entre elles les justes rapports ? Alors on se demandait dans une suprême angoisse, si non seulement notre volonté était ralentie, mais si notre intelligence même n'était pas disjointe en son principe, irrémédiablement altérée, trop faible désormais pour assembler ou diviser les choses ?

Tout ceci n'a-t-il pas été effacé ?

Ce livre est dédié aux hommes de vingt à quarante ans.

CHAPITRE III

PÈLERINAGE D'ANGLETERRE

J'étais grand, blond. Les yeux bleus, la peau blanche. J'étais de la race nordique, maîtresse du monde. J'étais droit, dur, avec des ruses directes. Naïf, plein d'un égoïsme généreux. Une secrète mystique, au fond du goût de la puissance. J'avais envie d'émigrer en Amérique ou en Australie pour rejoindre ceux des nôtres qui connaissent notre plus haute prospérité. Je n'ai jamais songé du reste à aller en Scandinavie où notre race trop pure s'anéantit dans la perfection.

Cette sorte de mythologie, vers 1910, me leurrait. Nietzsche, Gobineau : Bibliothèque des Romans d'Aventures.

Plus tard j'ai manqué donner dans l'autre godant: la Méditerranée.

Enfin je suis Français du nord de la Loire.

J'ai été bien autre chose.

Je m'habillais selon la coupe sèche des tailleurs anglais. Bannies les couleurs franches, crues, comme celles du Midi, mais plutôt les nuances atténuées par le brouillard occidental.

Je rêvais d'être simple, net. Mes cheveux étaient renversés, tirés en arrière.

Je fumais leurs cigarettes à la confiture ou à l'opium.

Je me lavais beaucoup. J'avais honte de nos audaces au lit.

Je reniais notre bavardage et notre gesticulation. Cela me devenait insupportable de circuler parmi mes compatriotes si modestement proportionnés, si mesquinement habillés. Nos femmes étaient en trompe-l'œil.

Je répétais les mots sacramentels et mal compris qui nous sont restés des temps héroïques de l'initiation: par exemple *sport*. Dans leur langue cela veut dire plaisir. Leur plaisir naît du mouvement spontané qui se prolonge facilement, joyeusement en effort. Leur plaisir c'est l'effort.

Mais pour nous ce mot n'a pu signifier que ce qui de la chose nous paraissait nouveau. Le sport pour les Français c'est donc un système ingénieux et savant de gestes par quoi ils bo-

tiennent une joie dont la saveur fut d'abord étrange.

Nous avions connu autrefois une grande magnificence corporelle dont nous abusions selon un principe tout autre que celui de l'athlétisme moderne. Tout de même à Fontenoy les Anglais ont tiré les premiers parce qu'ils avaient hâte de mettre la main sur leur Empire, tandis que nous avons perdu tant de batailles pour le plaisir de charger, de composer un beau spectacle.

Mais notre conception de l'exploit physique était devenu de plus en plus abstraite, et nous étions absorbés par les bavardages dans les cafés, ou la conversation dans les salons, les mille soins de l'amitié, de la famille et de l'amour.

Aujourd'hui la curiosité nous attire vers autre chose. Mais pour nous familiariser à ce nouveau cycle d'épreuves humaines, il nous faut passer par une initiation laborieuse. Pour nous donc sport, ce n'est pas un plaisir quelconque, ce n'est même pas le plaisir. C'est épreuve, discipline. — Que dis-je ? c'est choix dans la vie, conception du monde.

L'Angleterre a inventé l'hygiène, n'est-ce pas, cette règle de vie qui remplace la morale? — et le confort qui remplace la beauté? et l'industrie qui remplace l'art? et la saoûlerie qui remplace la griserie?

On trouve dans le monde entier des lavatories, des grands magasins et des bars.

Mais aussi on ne parle que d'énergie dans le monde depuis cinquante ans. L'entreprise du peuple anglais est un exemple exaltant pour le monde.

Le paysan français à Verdun ignorait d'ailleurs cet exemple. En tout cas, il y a partout une grande émulation à tarabuster la Matière. Le grand rôle que l'Angleterre joue dans ma vie, elle le joue dans le monde.

Voici encore quelques-unes des choses que nous devons à l'Angleterre: elle a amorcé une civilisation en Amérique qui donnera ce qu'elle donnera. Par une complète série de désinvoltes expériences coloniales elle a fait connaître que le sommeil de trois ou quatre vieux mondes n'était autre que leur mort; enfin avant l'Amérique et cette petite Allemagne à la taille de notre Europe elle s'est lancée dans une certaine aventure qui entraîne toute l'humanité et qui s'appelle la civilisation moderne industrielle.

Quand je partis pour l'Angleterre ce n'était pas pour la conquérir, mais j'étais déjà conquis par elle.

Après la haine au temps de Fachoda j'avais appris la lassitude, l'abandon devant la ténacité britannique. En même temps qu'on m'inclinait au renoncement on m'abaissait encore jusqu'à la stérile détestation de crimes imaginaires par quoi, pour se donner le change, on prétend qu'un ennemi plus fort a pu seulement obtenir la défaite des vôtres. Je me consolais en médisant sottement de la cruauté ou de la perfidie de ceux qui pourtant plus d'une fois nous avaient battus à plate couture grâce à leur seule valeur. J'avais oublié toute cette littérature enfantine et populaire qui était pleine d'une rancune mesquine contre ceux qui auront tenu longtemps toute la mer et tant de terre. Je lisais maintenant la démonstration de la supériorité anglaise que les meilleurs Français pendant un siècle et demi ont administrée à leurs compatriotes, avec cette passion qui est le propre du vaincu habile à s'infatuer encore, quand ce ne serait que de modestie. Plusieurs livres écrits par des hommes vénérables m'imposaient un respect consterné

pour le Génie Anglais. Ces notes sur l'Angleterre d'Hyppolite Taine.

Ma famille m'envoyait chez les vainqueurs pour que je connusse leurs raisons et qu'elles m'édifiassent. Nous nous étions oubliés à ce point que notre ressource contre le vainqueur nous semblait être de l'imiter.

Londres était absorbée par une fonction étrange. Je m'égarais dans le monstrueux tournoiement de ses rues, de ses avenues. Ce pays de maisons était un fragment écrasant tombé d'une planète inhumaine.

Je courus à travers une campagne incroyablement ignorante de ce qui se tramait opiniâtrement dans le voisinage. J'arrivais dans une petite ville, décor historique naïvement entretenu.

Le lendemain j'étais le cinquième fils d'un clergyman: yeux tendrement bleus, cheveux et linge blancs, peau rose, tout cela sur fond noir. Mais tandis que la fleur de sa chair s'épanouissait ainsi, l'âme exquise de sa femme était rudement enveloppée dans un antique morceau de parchemin. Quatre rougeauds me regardaient avec une curiosité tempérée par le dédain national. Je réagis vivement sous ces

regards et oubliai sur le champ un instant de détresse. Les péripéties de mon séjour furent aussi grotesques ou charmantes que les quatre années d'une guerre vue par le gros bout de la lorgnette. Je connus ce mélange impondérable d'attirance et de répulsion dont se forme une alliance ou une hostilité. La sensibilité apparamment sans contrôle qui a la moindre occasion me faisait multiplier et entrecouper les gestes, les paroles, les sentiments, les idées, les ahurissait puis insinuait en eux un plaisir inconnu. Moi je ne discernais pas encore qu'un autre mélange de sang et de soleil que le leur fermentait dans mon être: je caressais ce rêve absurde des Français chez les Anglo-Saxons d'être plus près des éléments.

Vers la fin de mon séjour, on me mena voir Oxford. Là, quelque chose me mordit au cœur. Dans mon premier feu, tout m'y parut d'une grandeur que mon pays ne m'avait pas laissé soupçonner. L'architecture n'était pas aussi sublime mais elle s'accordait par une vertu singulière aux changements apportés par le temps. La ville honorait l'esprit et le corps comme des biens suffisants. Une fraternité

courtoise unissait les hommes et les femmes. Je songeais avec dégoût et découragement qu'il me faudrait bientôt rentrer à Paris dans cette Sorbonne neuve comme un Hôtel de Ville banlieue, mesquine, anonyme, ouverte à tous les miasmes, perdue au milieu des soucis monstrueux d'une métropole, et coudoyer des adolescents négligés, souillés par une puberté grossière, en qui détonnaient les éclats de la jeunesse car ils n'étaient pas soutenus par la force. La Force atteint toujours à un premier degré de la beauté. Et ce subtil isolement de chacun qui était la loi de la vie française.

Je frissonnais le soir quand, après les jeux, je voyais rentrer les centaines de jeunes hommes et de jeunes filles, dans la gloire de leur sang. Leur cortège rapide, en hâte vers le bain et le thé, avait la majesté d'un heureux ensemble, d'une de ces réussites qui sont rares et qui donnent soudain à l'entreprise des hommes au milieu de l'univers un mérite qu'on ne peut nier.

Loin de mes lieux familiers, je découvrais la vérité de mon âme. Il m'était donné un sentiment de soulagement, de libération que j'avais jusque-là, sans le savoir, attendu parmi les

miens. J'aurais voulu le partager avec eux. Cet alcool que je buvais parmi ces inconnus, à peine débarqué sur leur sol, ne faisait qu'exalter la chaleur de mon amour pour les miens.

Pourtant c'était chez les autres que je découvrais mon secret et c'était eux qui m'ouvraient la source des fortes satisfactions qui ont fait dès lors tout le prix de ma vie.

Cette vérité me cuisait: une grande force entrait dans ma poitrine, ce n'était pas tant le sang que m'avait versé mes parents, ce n'était pas tant l'exemple de ceux qui autour de moi étaient debout tandis que je grandissais.

Je ne soupçonnais pas les harmonies humaines.

J'ignorais et moi-même et ce qu'en moi et ceux de mon âge préparait le génie natal. De ce prochain sursaut prodigieux je percevais ailleurs les premiers ébranlements.

CHAPITRE IV

COGLE TOURNE COURT

A seize ans. Ne dois-je pas croire que ma vie s'arrête à ma seizième année ? Ne se tarit-elle pas déjà dans son principe ? A quoi bon pousser plus loin cette histoire: elle n'est pas exemplaire.

J'écris ceci pour me débarrasser de moi, ou d'un que j'ai été, particulièrement pendant une certaine guerre dont l'événement coïncida avec mon entrée dans la vie.

Je n'ose préjuger que cet effort d'arrachement met par ailleurs à nu des fondements sur quoi ma jeunesse n'a pas étendu ses constructions hasardeuses, qui attendent et pourront supporter les tours plus solides de ma trentaine.

Si je n'avais pas eu ces soucis urgents, j'aurais voulu m'attacher non pas à moi mais en ayant la force, au-delà, à ces êtres qui sont es plus belles réussites de notre temps.

Celui qui écrit doit s'effacer. Et voici la fatale illusion littéraire à laquelle j'échoue: je trace ces pages pour fixer hors de moi tout ce dont je veux me séparer.

Ensuite aux autres! à ceux qui vivent! je serai leur ombre.

Ne me parlez pas d'un certain charme qui a pu s'insinuer çà et là, je suis las d'un art qui n'est que d'utiliser les inhibitions imposées par la faiblesse à un auteur qui n'a de paternel que ce titre qu'il usurpe, j'ai de la répugnance pour ces œuvres ou il n'y a de vitalité que dans l'acte indispensable qui les a mises au jour, mais dont l'objet chétif n'est viable que par l'artifice de la représentation. Je ne me console pas en m'utilisant comme personnage de roman de n'être point un homme accompli.

S'il y a ici un charme, il n'est dû qu'au renversement pervers, à l'inversion des forces qui se sont fourvoyées en moi. Voilà une trop vieille rengaîne, un tour trop usé depuis les confessions de Jean-Jacques que de tirer profit ainsi sournoisement de l'étalage de ses faiblesses et de ses échecs. Les premiers romantiques y ont prodigué une force qui se multipliait au

moment où elle commençait de se détruire. Mais chez ceux d'entre nous qui se traînent encore sur cette voie la faiblesse apparaît toute nue, misérable.

Non, dès ma seizième année, tout était décidé. Et je l'ai su. C'est alors que j'ai lâché prise. Je ne me le pardonne pas.

La Vie, nous n'avons plus que ce mot à la bouche quand sa naïve réalité se dérobe.

Ah! mort de mon corps. Mes muscles étaient encore jeunes en dépit de ma molle enfance. Cette magnifique ressaisie de l'homme moderne sur lui-même je l'ai conçue, mais je ne l'ai pas accomplie, je n'en ai pas fait ma victoire personnelle.

Je suis né trop vieux, dans un monde qui, je veux le croire avec un fanatisme désespéré, sera demain à nouveau très jeune. Mes parents, vieux Français d'une vieille France qu'héroïquement nous pourrions oublier.

L'homme a la faculté de résurrection comme un dieu. Il peut fuir la ville qu'il a construite et qui se dresse contre lui. Il peut secouer les colonnes du temple maudit et les pierres qui s'écroulent meurtrissant moins ses épaules que leur combinaison savante n'écrasait l'air

qu'il aspirait. Il revoit le jour et il se suspend au soleil comme à la mamelle véritable. Et rien ne peut résister au soleil. Tant qu'il durera, nous durerons, notre plus sacré totem. Mais moi je suis mort à seize ans sans avoir connu cette libération. Je me suis complu à languir dans cette prison vieille et délabrée de la pensée sans corps.

J'ai tenu dans mes mains maigres le ballon, l'œuf de cuir, cette perfection étroite mais tangible. Il m'a échappé. Il y a un instant imperceptible où mes nerfs n'ont pas transmis cet influx, cette chance qui m'a traversé qui aurait pu ensuite se prolonger, se perpétuer et rayonner sur toute ma vie et, qui sait, sur celles de tant d'autres.

L'atroce de mon cas, c'est qu'alors que je me privais de cette rédemption accordée aux hommes de mon temps, (non! laissons s'élancer la certitude lyrique : conquise par les hommes de mon temps) il ne m'était épargné aucune des diminutions qui les atteignent par ailleurs.

C'est ainsi que vers quatorze ou quinze ans j'ai perdu le secret de Dieu.

Toujours la même histoire. Ce qui fut éton-

nant, prodigieux, fécond; cette découverte du XVIe siècle qui s'aperçoit qu'il n'a plus besoin de Dieu parce que la source divine est aussi bien dans l'homme, ouvre cette source toute grande et tout de suite en commence le gâchage le plus magnificent. Tout cela au vingtième siècle, vers 1909, quel radotage épuisé et inefficace.

Donc moi qui n'avais plus déjà ni la guerre ni l'intimité de la Nature ni la jeunesse (la seule qui compte celle de la race), je me suis encore privé de Dieu. Ce déchirement des lisières, si naturel à ce seizième siècle, je l'ai répété puérilement, sénilement.

Dans ce que je rejetais sans l'avoir connu — personne ne s'était présenté pour me le faire connaître, certes la tradition avait été rompue avant moi — il y avait pourtant une richesse indestructible, ne craignons pas les mots fiers: d'immortel.

La prière, cette réminiscence merveilleuse de l'acte de création, voilà l'athlétisme spirituel que j'ai ignoré comme l'autre.

Les prêtres avaient peu de ferveur à me communiquer. Ce jeune abbé roux, aux yeux tendres, timide et découragé; il se réfugiait dans

l'extase mystique comme dans un égoïsme épuré. Cet autre trouvait le change dans la contemplation intellectuelle. Surtout tant de braves gens parfaitement lâches, vaincus, résignés.

Un seul me frappa. Je me rappelle cette heure capitale passée sous sa poigne énergique. C'était une des dernières fois que je me confessais. Ce jour-là, ce sacrement dont j'usais avec tiédeur comme des autres, fut efficace. Soudain la vertu d'un homme restaura pour un moment l'institution dans sa prodigieuse audace: Un homme investi de l'autorité regarde un autre homme dans les yeux.

Cet homme était un fort: haut, large, taillé dans un bloc énorme. Et dans les traits la véritable aristocratie, celle que des siècles de vertu spirituelle impriment sobrement en de très simples bourgeois. Dans ses yeux clairs, il y avait un foyer de métempsycose.

Je me tordais devant lui depuis une demi-heure dans un long aveu morbide de ma fièvre d'adolescent, de mes regrets déjà de la vie que je ne porterais pas assez haut.

Soudain de sa main déliée il saisit mon épaule. Et du fonds sombre du confessionnal,

des abîmes les plus salubres, je reçus au visage une bouffée formidable.

Longtemps il parla. Moi qui croyais les avoir devinés, je découvris tout d'un coup, l'orgueil et l'ambition de l'esprit. Celui-là me hélait du milieu de sa solitude. Celui-là connaissait la domination, et s'était emparé des royaumes.

Oui à cet instant j'ai vu la force. Il avait maîtrisé d'abord soi, et ensuite les livres et les hommes. Ayant choisi d'être saint, il pouvait être aussi bien pape ou empereur. Ayant renoncé au détail de tout, il méritait le tout.

Et à la même minute, je possédais aussi ce bonheur : pouvoir rendre hommage à un vrai maître, m'en remettre en entier corps et âme, selon ce vieil instinct humain du compagnonnage, au détenteur authentique de la puissance.

Dans cette petite cage de bois un tourbillon ramassait et résumait pour mon suprême profit le meilleur de l'humain: la Foi avec tous ses attributs, et son don capital qui ressemble à une belle mort volontaire. Elle est le paroxysme de la vie, elle signifie que toutes les forces dont nous pouvons disposer sont enlevées en un

coup de filet qui ne laisse traîner rien de viable, elle nous donne donc de la vie la jouissance la plus essentielle. Eh bien! elle ajouta encore le bienfait contraire, elle nous dérobe à ce beau pis-aller dans le moment où elle nous fait goûter l'arrière-saveur qui le justifie.

Après cela je n'avais plus qu'à mourir ou à me saisir à seize ans de la couronne, de cette succession royale qu'on m'offrait. Je suis mort en effet mais d'une mort nuisible, une mort misérable et sans nom.

A quoi bon raconter ensuite l'inévitable romantisme de mes dix-huit ans. C'est une maladie que nous ne pouvons éviter, mais, qui dans l'état présent des mœurs, devient honteuse.

Je me contente de ces brèves indications. Viennent les grands événements qui peut-être aviveront en Cogle les moindres parcelles de sa puissance.

Alors l'étroit univers bougera et éclatera comme un sol miné. Cet étroit univers dont voici la matrice.

UN UNIVERS

Mille lignes tracent sa figure. Sur le papier blanc s'enchevêtrent les courbes noires.

Les couleurs se distinguent à peine les unes des autres et quand je me détourne elle s'évanouissent.

Je trace les signes de mon rêve immergé plus qu'à demi dans le sommeil, de mon action tronçonnée comme une inépuisable poignée de javelots dont chacun se brise au premier coup.

Sévère univers, il est muet. Le silence dominait placidement de ma vie: je ne savais pas que c'était le silence. Il a fallu que des hommes, mes semblables, me parlent, me communiquent l'idée du son; il a fallu qu'au concert me tenant entre mes deux oreilles étanches je visse que ces hommes se confiaient à des transports mystérieux pour qu'enfin je m'arrache de ces limbes. Alors je perçus un ébranlement. Jusqu'alors ma seule musique était la véhémence de mon sang et l'allégresse de ma pensée. Un souffle courut sur ces ondes sour-

des. Je fus contrarié, heurté enfin je résonnai.

Que me vient-il de ces parages d'où je suis exilé à jamais. De brefs élans, des essors qui retombent, un vaste mouvement qui se dérobe sous moi. La musique est une somnolence qui détache mon attention de ses liens sensuels et la ravit à des terrasses où les images, les idées se succèdent selon un rythme favorable qui ne m'est sensible que par ses effets.

Je ne soupçonne pas les odeurs. Je suis moins qu'un chien.

Depuis plusieurs minutes dans une chambre, j'ignore le reproche des fleurs comme celui d'une bien-aimée. Mais qu'on les emporte à cet instant je sentirai se relâcher un nœud.

Si on ne m'avait pas dressé aux extases crépusculaires, je tournerais le dos à l'astre vénérable et j'oublierais que vers l'occident un décorateur inlassable châtie et anéantit le goût dans la profusion des couleurs.

Non, je n'ai guère dépensé de zèle à embellir les paysages mais ses seins sont inoubliables.

La sculpture, l'architecture, voilà les arts qui sont à portée de ma main. Le sexe me suggère la notion des volumes.

Je les aime, je les comprends trop pour me

plaire à l'illusion que m'en offrent les peintres.

La lumière est une fée, je ne sais pas lire les contes de fées.

Des lignes rayent l'espace.

Il y a l'énergie, ce geste abstrait, ce mouvement invisible, l'axe à travers les actions, les pensées.

Une colonne de neige se lève au milieu des neiges infinies.

Le monde est un tourbillon blanc.

BIBLIOTHECA

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX-NEUF
DÉCEMBRE MIL NEUF CENT VINGT ET UN
PAR L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE,
QUAI ST.-PIERRE, BRUGES, BELGIQUE.

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

AVR 0 3 1974

JUIL 2 3 1976

14 AVR. 1998

0 3 AVR. 1998

AVR
APR 1 6 2000

MAI 1 6 2000

a39003 003891917b

CE PQ 2607
.R5E7 1921
COO DRIEU LA ROC ETAT CIVIL.
ACC# 1233376